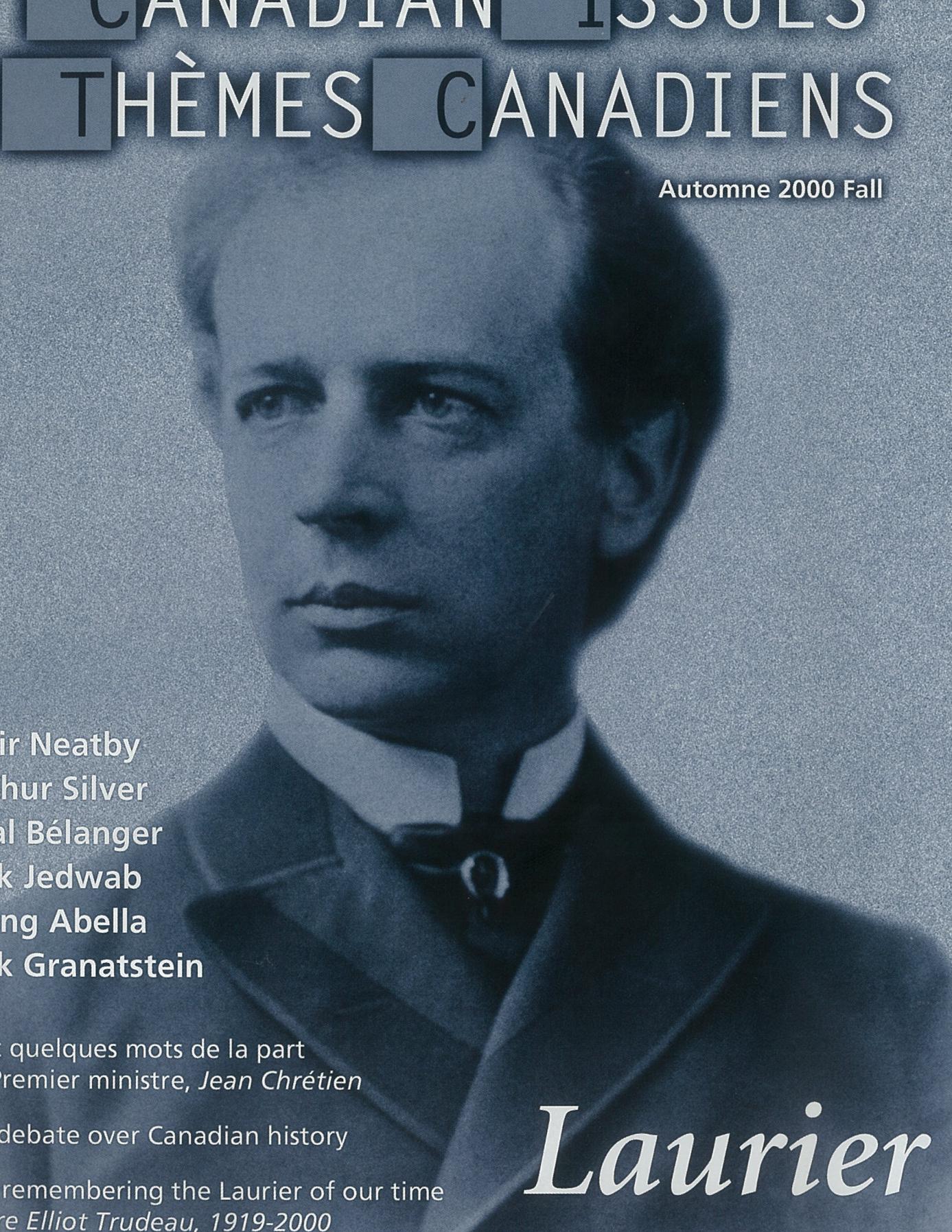


CANADIAN ISSUES THÈMES CANADIENS

Automne 2000 Fall



Blair Neatby
Arthur Silver
Réal Bélanger
Jack Jedwab
Irving Abella
Jack Granatstein

avec quelques mots de la part
du Premier ministre, *Jean Chrétien*

the debate over Canadian history

and remembering the Laurier of our time
Pierre Elliot Trudeau, 1919-2000

Laurier

The Life and Times of the Right Honourable Sir Wilfrid Laurier

November 20, 1841	Born in St. Lin, Canada East
1864	Earned his law degree from McGill University
1866-1867	Ran the newspaper Le Défricheur in Arthabasca
1868	Married Zoé Lafontaine (1841-1921)
1869-1878	Ensign, Arthabasca Infantry
1871-1874	Liberal member of the National Assembly for the Quebec riding of Drummond-Arthabasca (provincial)
1874-1877	Member of the House of Commons for the riding of Drummond-Arthabasca
1877-1919	Member of the House of Commons for the riding of Québec-Est
1877-1878	Minister of Inland Revenue
1887-1919	Leader of the Liberal Party of Canada
1887-1896	Leader of the Opposition in the House of Commons
June 23, 1896	Elected Prime Minister of Canada
1896-1911	Served as Prime Minister of Canada (Re-elected in 1900, 1904 and 1908)
September 21, 1911	Defeated by the Conservative Party of Robert L. Borden
1911-1919	Leader of the Opposition in the House of Commons
1917	Defeated in the general election by Robert Borden's Unionist Party
February 17, 1919	Died in Ottawa (Buried in Notre Dame Cemetery, Ottawa)

During Laurier's years as Prime Minister ...

1896	Adoption of the regulations on the Manitoba Schools Question
1898	Creation of the Yukon Territory
1899-1902	Canadian participation in the South African War
1900	Formation of the Department of Labour
1903	Alaska Boundary Dispute
1903	Construction of the second transcontinental railway
1905	Creation of the provinces of Saskatchewan and Alberta
1909	Formation of the Department of External Affairs
1910	Naval Service Bill

SUMMARY / SOMMAIRE

Canadian Issues / Thèmes canadiens
Fall / Automne 2000

5 DES MOTS DE LA PART DU PREMIER MINISTRE SOME WORDS FROM THE PRIME MINISTER

Jean Chretien

6 THE EDITORIAL PAGE

Canada's History and Two Prime Ministers
by Hector Mackenzie

7 WHAT'S INSIDE

by Grégory Slogar

9 THE RELEVANCE OF LAURIER'S IDEAS ON FRENCH-ENGLISH RELATIONS: A CENTURY LATER

by Blair Neatby

12 RIEL AND THE MANITOBA SCHOOLS QUESTION

by Arthur Silver

14 WILFRID LAURIER ET LES RELATIONS ENTRE FRANCOPHONES ET ANGLOPHONES, 1874-1919

par Réal Bélanger

22 LAURIER AND 'LE BEAU RISQUE'

by Jack Jedwab

25 LAURIER AND IMMIGRATION

by Irving Abella

28 AN INTERVIEW WITH / UNE ENTREVUE AVEC... Jack Granatstein

30 THE LAURIER OF OUR TIME

Pierre Elliot Trudeau, 1919-2000

by Robert Israel

CITC acknowledges the financial support of the Government of Canada through the Canadian Studies Programme of the Department of Canadian Heritage.

CITC bénéficie de l'appui financier du Gouvernement du Canada par le biais du Programme d'études canadiennes du ministère du Patrimoine canadien.

CITC - CANADIAN ISSUES TEAM
CITC - L'ÉQUIPE DE THÈMES CANADIENS

EDITOR / RÉDACTEUR EN CHEF
Robert Israel

EDITORIAL ASSISTANCE / AIDE À LA RÉDACTION
Gregory Slogar

TRANSLATION / TRADUCTION
Anaïs Bilodeau / Nancy Plante / Mathias Oliva

DESIGN / GRAPHISME
Bang! Marketing (514) 527-3266

PRINTING / IMPRESSION
StanMont (514) 527-4111

STREET ADDRESS / ADRESSE CIVIQUE
209 St. Catherine E., Room V-5140 Mtl (Que) H3C 3P8
Tel/Tél: (514) 987-7784 - Fax: (514) 987-3481
E-mail/Courriel: acs-aec@uqam.ca

CANADIAN ISSUES / THÈMES CANADIENS (CITC)
ISSN 0318-8442
CONVENTION POSTE PUBLICATION, 1470485

ASSOCIATION FOR CANADIAN STUDIES (ACS)

BOARD OF DIRECTORS

ASSOCIATION D'ÉTUDES CANADIENS (AEC) - CONSEIL
D'ADMINISTRATION

PRESIDENT / PRÉSIDENT

Christl Verdun, Trent University

PAST PRESIDENT / PRÉSIDENT SORTANT

Raymond-M. Hébert, Collège universitaire de Saint-Boniface

TREASURER / TRÉSORIER

Hector Mackenzie

STUDENTS REPRESENTATIVE

REPRÉSENTANTE DES ÉTUDIANTS

Mélanie Méthot, University of Calgary

FRENCH-LANGUAGE SECRETARY

SECRÉTAIRE DE LANGUE FRANÇAISE

Josée Bergeron, Faculté St-Jean

ATLANTIC PROVINCES REPRESENTATIVE

REPRÉSENTANT DE L'ATLANTIQUE

Ronald Rompkey, Memorial University of Newfoundland

QUEBEC REPRESENTATIVE / REPRÉSENTANT DU QUÉBEC

Daniel Salee, Concordia University

ONTARIO REPRESENTATIVE

REPRÉSENTANT DE L'ONTARIO

Howard Pawley, University of Windsor

PRAIRIE PROVINCES AND NORTHWEST

TERRITORIES REPRESENTATIVE

REPRÉSENTANT DES PRAIRIES ET DES TERRITOIRES

DU NORD-OUEST

Raymond Blake, Saskatchewan Institute for Public Policy

BRITISH COLUMBIA AND THE YUKON REPRESENTATIVE

REPRÉSENTANTE DE LA COLOMBIE-BRITANIQUE

ET DU YUKON

Patricia Roy, University of Victoria

ACS - OFFICE

AEC - BUREAU

EXECUTIVE DIRECTOR / DIRECTEUR GÉNÉRAL

Jack Jedwab

DIRECTOR, COMMUNICATIONS AND PROGRAMMES

DIRECTEUR, COMMUNICATIONS ET PROGRAMMES

Grégory Slogar

COMMUNICATIONS OFFICER

AGENT DE COMMUNICATIONS

Robert Israel

COORDINATOR, SPECIAL EVENTS

COORDINATEUR, ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX

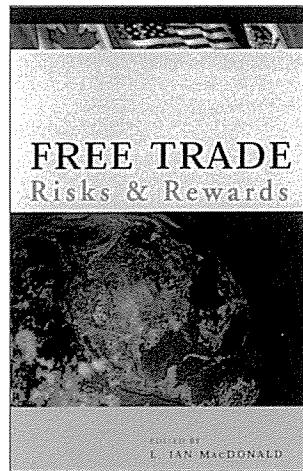
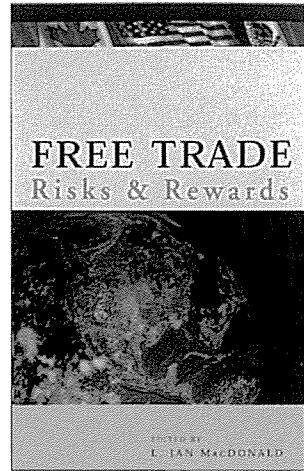
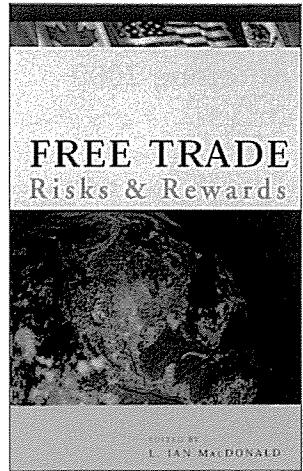
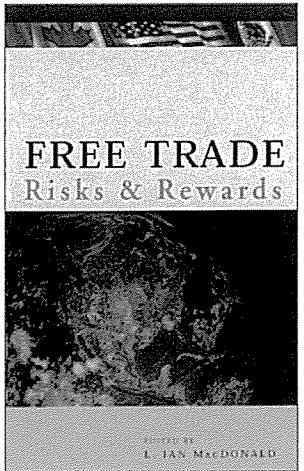
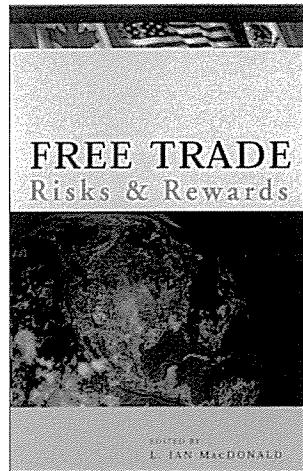
James Ondrick

RESEARCH OFFICER / AGENT DE RECHERCHE

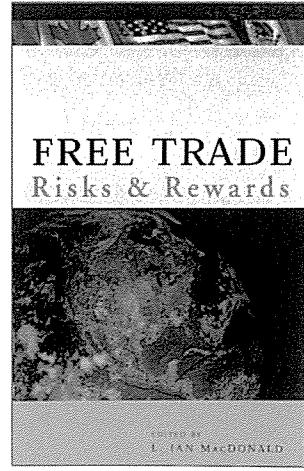
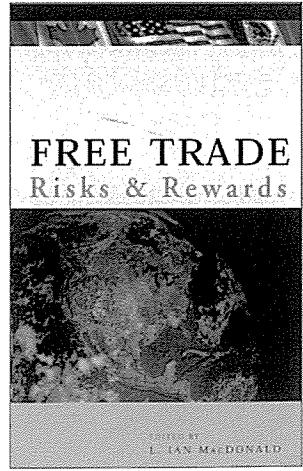
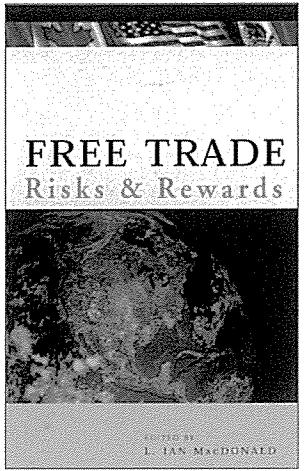
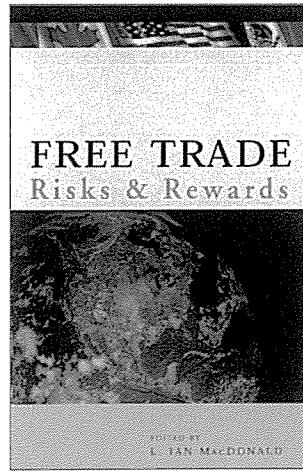
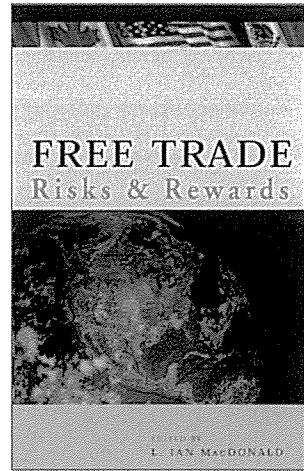
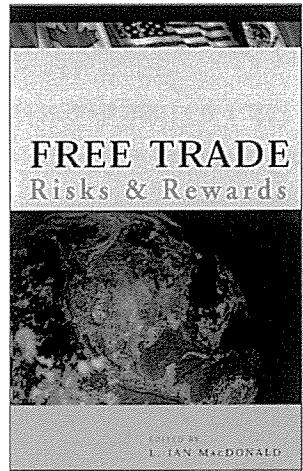
Mathias Oliva

CITC is a quarterly publication of the Association for Canadian Studies (ACS). It is distributed free of charge to individual and institutional members of the Association. CITC is a bilingual publication. All material prepared by the ACS is published in both English and French. All other articles are published in the language in which they were written. Opinions expressed in articles are those of the authors and do not necessarily reflect the opinion of the ACS. The Association for Canadian Studies is a voluntary, non-profit organization. It seeks to expand and disseminate knowledge about Canada through teaching, research, and publications. The ACS is a scholarly society, and a member of the Humanities and Social Science Federation of Canada. The ACS is also a founding member of the International Council for Canadian Studies.

CITC est une publication trimestrielle de l'Association d'études canadiennes (AEC). Il est distribué gratuitement aux membres de l'Association. CITC est une publication bilingue. Tous les textes émanant de l'Association sont publiés en français et en anglais. Tous les autres textes sont publiés dans la langue d'origine. Les collaborateurs et collaboratrices de CITC sont entièrement responsables des idées et opinions exprimées dans leurs articles. L'Association d'études canadiennes est un organisme pan-canadien à but non lucratif dont l'objectif est de promouvoir l'enseignement, la recherche et les publications sur le Canada. L'AEC est une société savante, membre de la Fédération canadienne des sciences humaines et sociales. Elle est également membre fondateur du Conseil international d'études canadiennes.



NO GOING BACK



FREE TRADE: Risks & Rewards • ISBN 0-7735-2115-1 • \$27.95

McGILL-QUEEN'S UNIVERSITY PRESS



PRIME MINISTER · PREMIER MINISTRE

Des mots de la part du Premier ministre

Je suis très heureux de participer à cette édition spéciale de *Thèmes Canadiens* consacrée à la vie politique de sir Wilfrid Laurier.

L'admiration que j'éprouve à l'égard de Laurier est bien connue. C'est une admiration née de nos origines communes et qui prend forme dans une vision partagée de notre pays, de ce que nous avons accompli et des possibilités qui s'offrent encore à nous.

Pour sir Wilfrid Laurier, le Canada était une terre d'avenir. Cette conviction l'a inspiré à consacrer 45 années de sa vie à servir ses concitoyens ; à jeter des ponts entre les communautés francophone et anglophone ; à ouvrir les portes de l'Ouest à des gens venus de presque toutes les régions du monde ; et à unir les Canadiens sur la base de nos valeurs partagées et de nos aspirations communes. Sa vision du Canada était celle d'un pays uni, riche de sa diversité, où des gens appartenant à tous les groupes religieux, linguistiques et culturels pourraient vivre en harmonie, rassemblés par la volonté de se donner un pays sans égal.

Sur l'héritage de Laurier, nous avons bâti un pays reconnu dans le monde entier pour sa prospérité, son ouverture et sa générosité. Un pays où les citoyens partagent des valeurs, des traditions et des institutions qui transcendent leurs différences. Un pays aux possibilités infinies, qui offre aux Canadiens et aux Canadiennes une qualité de vie exceptionnelle.

À l'aube du XXI^e siècle, la fierté qui nous a été léguée par sir Wilfrid Laurier nous habite encore. Nos réalisations ont été grandes et nombreuses au cours des cent dernières années. Mais nos coeurs brûlent toujours du désir de nous dépasser — de mener le Canada encore plus loin sur la voie de la compassion, de la solidarité, du savoir, de l'innovation et de la réussite. Voilà sans doute le plus grand rêve qu'avait Laurier pour notre pays.

Je félicite chaleureusement l'Association d'études canadiennes pour ce numéro spécial, et vous souhaite à tous et à toutes une lecture des plus enrichissantes.

Some words from the Prime Minister



I am very pleased to participate in this special edition of *Canadian Issues* which is devoted to the political career of Sir Wilfrid Laurier.

My admiration for Laurier is well known. It stems from our common roots and takes the form of a shared vision of our country, of what we have achieved and of the opportunities still available to us.

For Sir Wilfrid Laurier, Canada was a land of the future. This conviction inspired him to devote forty-five years of his life to serving his fellow citizens, building bridges between the Francophone and Anglophone communities, opening up the West to people from almost everywhere on earth, and to uniting Canadians on the basis of our shared values and joint aspirations. His vision of Canada was for a united country, rich in its diversity; where people of every religious, linguistic and cultural group could live together in harmony, bound by the desire to create a homeland beyond compare.

On Laurier's legacy, we have built a country recognized around the world for its prosperity, its openness and its generosity; a country in which citizens share values, traditions and institutions that transcend their differences — a country of infinite opportunity, providing Canadian men and women with an exceptional quality of life.

In the 21st century, we are still imbued with the pride we inherited from Sir Wilfrid Laurier. Over the last one hundred years, we have recorded many great achievements. But our hearts burn yet with the desire to excel — to take Canada even further along the way of compassion, solidarity, knowledge, innovation and success. This was undoubtedly Laurier's greatest dream for our country.

I heartily congratulate the Association for Canadian Studies on producing this special edition, and I wish all of you a rewarding read.

Jean Chrétien

EDITORIAL

Canada's History and Two Prime Ministers



Hector Mackenzie

Treasurer of the ACS and Senior Departmental Historian of the Department of Foreign Affairs and International Trade

What was evident from the popular reaction to Trudeau's death was both how much he affected Canadians and how much we collectively respected him, whatever our political views.

Much has been written about the demise of Canadian history, particularly as a distinct course in Canada's high schools. What is remarkable is how much attention has been paid to this lamentation when the logic of the argument presented would suggest that Canadians should know little and care less about this tragedy. Moreover, some institutions are prepared to spend large sums to correct this problem, so long as the remedy is consistent with their own biases as articulated by their designated advocates. Many of the arguments — and the adversaries — will be familiar to those who have noticed the verbal jousts between the "new" and the "old" history or the clashes between "professional" and "popular" historians. Despair about the current state and probable fate of the curriculum in secondary schools also has its antecedents.

Another familiar take on the relationship between our past, present and future came from a departing American correspondent, who broadened the epitaph to include Canada, not just the teaching of its history. Steven Pearlstein of the Washington Post suggested that a key to Canada's fate was "the fact" that Canadians cannot coalesce "around a shared sense of history" because they "have so little of it worth remembering." For Pearlstein, apparently, our failure to have a history like that of the United States doomed us to become a part of our southern neighbour. There was little that was new in this journalistic soothsaying, particularly not the pronouncement that "time has not been kind to the Trudeau legacy." Pearlstein may have gleaned that insight from the writings and ratings of that endangered species, Canadian political historians.

The death of Pierre Elliott Trudeau, with the attendant grief and recollections, has called into question not only Pearlstein's brusque aside but also some assumptions underpinning the debate about Canadian history and how it is learned. What was evident from the popular reaction to Trudeau's death was both how much he affected Canadians and how much we collectively respected him, whatever our political views. With a few ignoble exceptions, we "remembered" him, not always unanimously or necessarily correctly, but usually with an affectionate regard and generosity of spirit that were worthy of the occasion, the man and the country. Canadians young and old were captivated by words and images from the "Trudeau era", as pundits — including historians — attempted to make sense of that time for those who had experienced it and for those who had not. Canada's political history and Trudeau's part in it

prompted reflection and commentary, along with the personal concerns that are associated with the passing of an individual.

That is not to say that there was a common verdict on Trudeau's legacy, nor any expectation that there should be one view of his contribution to Canada. In that sense, Canadians were almost as divided as Canadian historians. But these variations in assessments were ultimately seen as less significant than a shared appreciation that Pierre Elliott Trudeau had made a difference to our public life and that he deserved to be honoured, even by his foes, for his commitment and his character.

Another prime minister who was not afraid to lead where others might not follow, Sir Wilfrid Laurier, unites this edition of *Canadian Issues / Thèmes Canadiens*. When Laurier died in 1919, thousands lined the route of his funeral procession, but his likely historical image was uncertain. The issues of reciprocity with the United States and conscription for overseas military service had prompted Liberal defeats in consecutive elections, dividing the party and the country. Laurier's achievements in office seemed to have been eclipsed. There is still no agreed interpretation of Laurier. Instead, there is a continuation of the dialogue between the present and the past that is the essence of history. Undoubtedly appraisals of Trudeau's deeds will fluctuate over the years to come.

But history is about more than former prime ministers and we learn our lessons in various ways. As the CBC embarks on a popular audiovisual history of Canada — and thereby exposes itself to the slings and arrows of outraged historians — we are reminded that the study of Canada and its history is more dynamic than some commentaries have suggested. As Patrick Watson argued in The Globe and Mail, there is a misplaced nostalgia for how and how much Canadian history was taught in the "good old days" of memorization and simplistic quizzes. Now the old trivia tests have been recast as national surveys of historical knowledge.

Nonetheless, good may still come from the focus on Canadian history. The willingness of media outlets to devote valuable time and space to the question of its appropriate place in education suggests that people are interested in the study of Canada. Whether the institutional response will satisfy the critics remains to be seen. ■

LAURIER

What's Inside

Le « libéralisme » est aujourd’hui devenu un terme passe-partout qui désigne une tournure d'esprit, un type d'éducation, une profession et, bien entendu, une référence de moins en moins significative à un parti ou un programme politique.

En tant que référent politique, le libéralisme met l'accent sur la liberté comme valeur de base. Bien que le concept de libéralisme comporte de multiples nuances et subtilités, mettons-nous d'accord pour convenir de quatre éléments constituant le fondement du libéralisme classique. La liberté de croire et de ne pas croire, la liberté de penser ou ce qu'il est maintenant convenu d'appeler liberté intellectuelle, sont au cœur du libéralisme. Ce qui, implicitement, propose de reconnaître la primauté de l'individu. Pour les libéraux, l'État est un arbitre et un gardien tandis que le gouvernement doit jouer un rôle politique et économique limité. Enfin, viennent le consentement des individus (des gouvernés) et la souveraineté du peuple.

Liberal member of the House of Commons from 1874, party leader from 1887 and prime minister of Canada from 1896 to 1911, Wilfrid Laurier unquestionably had a strong influence on political liberalism in both Canada and Quebec. But what was this liberalism of Laurier? « Je suis rouge » was his declaration to his future wife on September 26, 1867, confirming his attachment to the radical liberalism of the times. And yet ten years later, in a historic speech in Quebec on June 26, 1877, he demonstrated his comfort with the moderate liberalism of the country. So what happened in the interim? In May of 1916, as opposition leader, a tired, bitter and old Wilfrid Laurier would tell the senator Raoul Dandurand « j'ai survécu au libéralisme ». Some have said that it was a matter of Laurier not being able to respond to the aspirations of progressive liberals, while others have suggested that the conscription crisis of 1917 prevented Laurier from moving to a progressive liberalism.

The articles that appear in this edition of *Canadian Issues / Thèmes canadiens* retrace some of the important events that marked the political life of Wilfrid Laurier. Through analyses of French-English relations, the death of Louis Riel, the Manitoba schools question, federal-provincial relations and immigration, the authors contribute to a better understanding of the liberalism of this important figure in Canadian history. These authors, each in their unique style, speak to the pragmatism of the man and the politician. Yet they all stress the importance of historical context and the constraints that 'real politics' brought

to bear on Laurier's ideology, as well as the influence of liberal ideals on his decisions.

Pour Laurier, la survie de la nation canadienne française passait par la reconnaissance du caractère distinct de la culture canadienne française et la consolidation de l'association politique qui liait les anglophones et francophones du Canada. Cela étant dit, Blair Neatby suggère que la reconnaissance de l'autonomie provinciale (la souveraineté provinciale) était au cœur de l'association politique proposée par Laurier. Laurier était aussi en faveur de pouvoir résiduel au niveau fédéral. Pour Laurier, la survie des francophones passait par l'éducation et l'opportunité de compétitionner sur une base égale. « For Laurier "equal base" meant bilingualism for the minority » résume Neatby.

Le texte de Neatby fait ressortir l'image d'un politicien cherchant avant tout le meilleur compromis possible à l'intérieur d'un cadre politique et institutionnel donné. Il s'agit d'une attitude politique qui s'éloigne des révisionnistes libéraux français et qui s'approche davantage de la tradition libérale britannique. En appuyant le respect des juridictions provinciales et la nécessité pour le fédéral de détenir les pouvoirs résiduels, Laurier s'inscrit dans un fédéralisme classique.

In his examination of the Riel affair and the Manitoba schools question, Arthur Silver suggests that efforts to reach a compromise between anglophones and francophones failed and the consequences of these events live with us to this day. Silver concludes by saying that, "This combination of circumstances gave rise to the Manitoba language and school crises, and indeed to a decades-long assimilationist wave that attempted to create a unified nation through forced anglicisation. Alas, it only succeeded in creating bitterness and resentment, whose effects are still with us." Was Laurier naïve in his conception of French-English relations? At the very least, his occasional support for the collective over the individual is difficult to reconcile with his stated support for liberal ideals. Silver's conclusion also suggests that the political association Laurier proposed was not desired by the people.

Réal Bélanger affirme que le « respect de la constitution et de son esprit » est, en 1874, un projet plutôt qu'une réalisation. La place incertaine des Canadiens français (et catholiques) dans la fédération et les contradictions sur l'identité nationale forme, selon Bélanger, la trame de fond des relations entre fran-



par Grégory Slogar

Directeur des communications
et programmes de l'AEC

*Pour Laurier,
la survie de la
nation canadienne
française
passait par la
reconnaissance
du caractère
distinct
de la culture
canadienne
française*

cophones et anglophones entre 1874 et 1919. Dans ce contexte, comment Laurier réagira-t-il? Selon l'auteur, Laurier répondra aux défis de sa vie politique avec modération et tolérance. Cherchant le compromis et armé d'un pragmatisme (naïf?), il mettra toute sa carrière au service de l'unité nationale. En fait, Bélanger avance que Laurier était avant tout un libéral modéré.

Décrivant le déroulement de la crise des écoles du Nord-Ouest (1905) et les événements entourant la conscription militaire de 1917-1918, Bélanger avance que les relations entre anglophones et francophones sont, au sortir de ces deux épisodes, lamentables. Laurier n'a su imposer sa vision nationale. De plus, le texte de Bélanger nous laisse entendre que Laurier avait tendance à faire pencher le compromis final du côté de la majorité canadienne anglaise. La question des écoles du Nord-Ouest fait aussi ressortir l'aspect catholique du libéralisme de Laurier. Un catholicisme marqué d'un profond sentiment conservateur et nationaliste canadien français. « Je suis libéral par principe, je suis conservateur de sentiment » déclara-t-il en 1884. Pour plusieurs Canadiens anglais, l'influence du conservatisme canadien français avait des effets négatifs sur le chef. Pour beaucoup, le libéralisme modéré de Laurier ne correspondait plus aux nouveaux impératifs de la société industrielle moderne.

Jack Jedwab nous rappelle que le jeune Laurier fut associé de près aux libéraux radicaux, aux « Rouges » de l'époque. En 1862, Laurier s'inscrit à l'Institut de Montréal, alors lieu de rencontre des radicaux. Proposant de voir le changement d'attitude de Laurier au sujet du pacte confédératif comme un « beau risque », Jedwab soutient que l'avancement politique était à l'époque lié au respect des valeurs conservatrices de la société. Par le fait même, il confirme le caractère conservateur du libéralisme de Laurier et son pragmatisme politique. L'auteur démontre comment la situation fiscale et économique de l'Ontario et du Québec a influencé la définition des « droits provinciaux ». Bien que Laurier reconnut la situation particulière du Québec, il se refusa à accorder un statut spécial à celle-ci, allant jusqu'à affirmer qu'une trop grande autonomie provinciale était dangereuse pour l'équilibre fédératif. Peut-on conclure que Laurier était en défaveur d'un fédéralisme asymétrique ? C'est ce que propose Jedwab. En fait, il s'agit d'une interprétation cohérente avec le libéralisme modéré qui caractérise la majeure partie de la vie politique de Laurier. Néanmoins, c'est cette modération qui empêcha Laurier de consentir à l'intervention de l'État dans les affaires sociales malgré des besoins grandissants. En 1896, il déclara à John Willison que « les réformes [sont] pour l'opposition ».

To Irving-Abella, Laurier profited from a renewed economic strength, beginning in 1896, that followed twenty-five years of depression. A political opportunist, Laurier would take credit for the economic boon. Describing in detail the birth of the politics of immigration, Abella writes of how Laurier and Clifford Sifton 'sold' the idea of Canada abroad and sought immigrants strictly on an economic basis, desiring obedient, illiterate workers who could adapt well to the harsh lands of the country. The author contends that, "the policy was unabashedly racist and restrictive." His final words pull no punches. "It is important to remember that Laurier's was an immigration policy that was ethnically selective and economically self-serving and it was a policy that most Canadians accepted at that time and, as recent public opinion polls seem to indicate, would probably favour today."

In his description of Laurier's liberalism, Bélanger proposes a dissection of the prime minister's ideological evolution into three chronological phases — from radicalism to the moderate liberalism that marked much of his career, and finally to progressivism. While the texts that follow tend to justify Bélanger's proposition, they also seem to suggest that the liberalism of Wilfrid Laurier borrowed certain elements from both the conservatism and nationalism of his era.

De plus, il semble que le libéralisme de Laurier fut fortement influencé par les événements et les contraintes politiques et partisanes. Les réponses apportées par Laurier furent avant tout pragmatique. L'évolution de son libéralisme ne fut pas linéaire dans le temps, il emprunta des éléments aux radicaux lorsque les impératifs de la « real politic » l'imposaient, et ce, au début comme à la fin de sa carrière. En fait, les travaux de l'historien Patrice A. Dutil remettent en question l'historiographie traitant de cette question. Le refus de Laurier de reconnaître le bien-fondé de l'intervention étatique en matière économique et surtout en matière sociale laisse entendre que Laurier n'épousa pas l'évolution du libéralisme à l'anglaise, libéralisme dont il se réclamait par ailleurs. « Bien que Laurier fut classé comme libéral au Canada, ses positions l'auraient vite identifié à un conservateur authentique en Angleterre », écrit John Willison en 1911. On ne peut que convenir de la justesse du propos. ■

The Relevance of Laurier's Ideas on French-English Relations: A Century Later

This is a risky enterprise. We are not here as antiquarians, fascinated by the past only because of its remoteness or its novelty. We are here because we assume that the Canada of one hundred years ago was, in some way or in some degree, the father (or the mother) of the Canada of today, and that the ideas and the policies of the man who became Prime Minister over a hundred years ago may have some relevance to our concerns today.

And, indeed, it would be possible to make the election of 1896 seem almost contemporary. In that election campaign, Canadians were still debating whether free or freer trade with the United States was compatible with a politically independent Canada. Canadians were also debating minority rights and provincial autonomy, to say nothing of the rights of labour or whether immigrants would be — or should be — assimilated.

But we would be misguided — and dangerously so — if we confused 1896 with today. The last century saw more revolutions — political, social, economic and technological — than any of us can keep track of. And so when Wilfrid Laurier talked of national unity, which he frequently did (as have all Prime Ministers, before and since) we must remember that, even if the words have a familiar resonance, they did not mean to Laurier or to his audience what they mean to us today. When we read the past into the present we are often closer to propaganda than to history.

But I am an historian. That means, almost by definition, that I think the past can help to explain the present. And I do think we can learn from looking at Laurier's career. But, as I said at the beginning, it is a risky enterprise. Take, for example, a quotation from a letter Laurier wrote to a fellow Liberal in 1904:

My object is to consolidate Confederation, and to bring our people(s) long estranged from each other, gradually to become a nation. This is the supreme issue. Everything else is subordinate to that idea.¹

We might quibble today about the word "nation" but there is plenty of evidence to show that Laurier was committed to the survival of French Canada as a distinctive cultural community. The nation he was talking about was not an homogenized society but a political association of the two major cultural



Archives nationales du Canada / C65319



by Blair Neatby

Department of
Canadian Studies
Carleton University

when Wilfrid

*Laurier talked of
national unity ...*

*we must remem-
ber that, even if
the words have a*

*familiar reso-
nance, they did*

not mean to

*Laurier or to his
audience what
they mean to us
today. When we*

read the past into

*the present we
are often closer to
propaganda than
to history.*

groups. Once that is clear, some of us, including me, would applaud this ideal of ending the estrangement of French and English Canadians and of consolidating their political association.

But what kind of association did Laurier envisage? In constitutional terms he was a classical federalist, defending the sovereignty of both the federal and the provincial governments within their separate spheres. For example, he was opposed to the power of the federal government to disallow provincial legislation which dealt with issues that fell within the provincial sphere. That did not mean that Laurier thought that the sphere allocated to the federal government should be reduced; he believed that the Fathers of Confederation had wisely avoided the American pattern and had given the residual powers to the central government. But this is a complex issue. What would Laurier have said about the reliance of the federal government on its "spending power" to encroach on the provincial sphere? And how would he have balanced provincial and minority rights? A thesis could be written on this topic — and has been.²

Before your eyes glaze over, let me assure you that I don't intend to go any further into Laurier's views on the constitution. They may well have been appropriate for an age when governments played a very

The Relevance of Laurier's Ideas on French-English Relations: A Century Later

limited economic role but, to me, they have very little relevance to the modern industrial world. (And they could only become relevant if the neo-conservatives really do succeed in turning the clock back by taking the government out of business.)

Let me focus on a more specific question. When Laurier talked about his own cultural community, about French Canada, what did he see as necessary for its survival?

Provincial sovereignty was part of it. If Quebec was sovereign within its sphere the Quebec government could do much to ensure the cultural survival of the majority of its citizens. By that Laurier did not mean survival within a ghetto. "For me," he wrote in 1896, "the safety of the French race lies not in isolation but in competition. Give our children the best possible education, put them on an equal basis with those of the other race, and give them the legitimate pride they will have in such a competition. There is safety. There is autonomy."³ Doesn't that have a nice ring to it? If Laurier had thrown in a reference to a level playing field he would have sounded like one of today's politicians.

But what did he mean by an "equal basis"? It turns out that he was less contemporary than he sounds. He thought of English — the language of Shakespeare as he regularly called it — as the dominant language in Canada, and he assumed it would regularly be the language of the workplace, even in Quebec. In that context an "equal basis" meant French Canadians competing in English. As for French Canadian minorities outside of Quebec, he favored some instruction in French but he wanted an educational system which would give them a sound knowledge of English. For Laurier "equal basis" meant bilingualism for the minority.

Indeed, what is striking to Canadians today is how little concern Laurier showed for the protection of the French language. For him cultural survival seemed more closely linked to religion. In the schools controversies in Manitoba, in Saskatchewan and Alberta, and in Ontario, Laurier could apparently accept the notion of French-Catholic children attending predominantly English-language schools but he was

appalled by the possibility that they might be sent to Protestant or even non-Catholic schools. And although we may find it difficult to believe, it is just possible that Laurier was right; in his day religion may have been more central to cultural identity than language. We are a long way from 1896.

What then can we learn today from Wilfrid Laurier's career? Canadian society — or the Canadian societies — of 1896 are so remote from our contemporary world that the measures and the policies which seemed appropriate then have, I think, little relevance for us. But in a broader perspective there are surely some lessons to be learned. The past is different but the past is also prologue.

Archives nationales du Canada



*He thought
of English —
the language of
Shakespeare
as he regularly
called it —
as the dominant
language in
Canada, and he
assumed it would
regularly be the
language of the
workplace, even in
Quebec.*

Laurier, for example, assumed that there were two peoples in Canada and that Canada would work as a political nation only if the two peoples could collaborate for their common good. Today Canada looks more complicated, and we would have to include the First Nations and other cultural groups, but Laurier's emphasis on French-English collaboration is surely not out-dated. And Laurier's perspective on this collaboration still, I think, deserves attention. The minority, he believed, had to adapt; the majority, he believed, had to be generous. This, as he knew, would never be easy for either group but, as a liberal, he believed it was possible. He believed that individuals and peoples could learn to live together. He could be frustrated by the insensitivity on both sides and by emotional outbursts and resentments which made collaboration difficult, but as a liberal he believed that men of goodwill could appreciate other points of view and could make the system work. He also believed that most people were people of goodwill even if they disagreed with him.

For example, one of the most poignant incidents in Laurier's long political life was the conscription crisis of 1917. Laurier, like all of the leading federal politicians, had been opposed to conscription in 1914. Laurier never changed his mind; this form of coercion seemed to him illiberal and, more pragmatically, it did not seem necessary to win the war. By 1917, however, events at home and abroad had convinced many English Canadians to change their

minds. Laurier believed, with some justification, that the advocates of conscription saw it as a way of forcing the laggard French Canadians to fight. When Borden introduced the conscription bill in 1917 Laurier's influence and his personal prestige were enough to persuade the majority in the Liberal caucus to oppose the measure. But to many English-Canadian Liberals the justification for conscription outweighed their loyalty to Laurier and the Liberal party and they supported the bill.

To Laurier conscription meant the tyranny of the majority and the destruction of his ideal of national unity. After thirty years as party leader he might well have felt that these Liberals had deserted him and even betrayed him. Instead he understood that these dissident Liberals were also men of principle. In reply to a loyal English Canadian who had denounced these traitors, he could even defend their behavior:

Yesterday it was Pardee and today it will be Graham! (Pardee and Graham were prominent English Canadian Liberals from Ontario who had been with Laurier in office and in opposition but who were now speaking in support of the conscription bill.) Graham and Pardee as dear to me as my own brothers! Do not, however, think hard of them for I do not. They have behaved all through most honourably, and there is not and there will not be any loss of friendship between us. The pain is no less acute on their side than on mine, and I know only too well the difficulties that faced them.⁴

This letter is a reminder that politicians are persons and that personal relations can be of crucial importance. Pardee, Graham and other English-Canadian Liberals broke with the party in 1917 but when the war was over Laurier persuaded his French-Canadian followers and those English Canadians who had remained loyal to the party to allow these former Liberals to rejoin. And so it was that by 1921 the Liberal party was once more a national party, with significant support in both English and French Canada — which in turn helped to make it the governing party for most of the next sixty years.

But why was it important to Laurier to consolidate Confederation, to bring English and French Canadians together within the Liberal party? Again I should remind you that we are talking about another age. In 1896 Canada was a British Dominion. The idea of a separate and independent Quebec was confined to political cranks and heretics. Since Confederation existed, pragmatic politicians like Laurier (and Macdonald before him) tried to make it work. And that meant including French as well as English Canadians in politics.

There was, however, more to it than mere pragmatism. Laurier surely believed that the collaboration of the two cultural groups, if not a moral imperative, was at least a moral good. Men of goodwill should be able to work together in the pursuit of the common good. And if they could not agree, they should — in a favored phrase of Laurier's — “agree to disagree”.

It is true that today there is a choice which did not exist in Laurier's day — Quebec could become a separate and independent country. But there are some constants. It was not easy in 1896 and it is still not easy being a member of a minority and having to accept the half-loaf of compromise. And in English Canada it can be frustrating being a member of the majority but having to make concessions to a minority group. Laurier certainly knew this a century ago but he also believed that the political association of the two cultural groups was enriching for both. There were economic advantages, but to Laurier it was more than that. A country of two cultures and two languages brought the awareness of diversity and the challenge and the opportunity to be less insular, less parochial. It was an ideal which in Laurier's day was not fully shared by the nationalists in Quebec or the imperialists in English Canada. Today, after a century of change, the context is different, but Laurier's approach is still one of the options. If there are enough men and women of goodwill in both French and English Canada, committed to peaceful accommodation, it is possible to believe, as Laurier did one hundred years ago, that the federal union can survive and that its survival will be a positive achievement. To that extent, Laurier's vision of Canada still seems to me to be relevant even today. ■

1 Laurier Papers, Laurier to W. Gregory, 11 Nov. 1904

2 Jane E. Harrison, Wilfrid Laurier's Views on Canadian Federalism, M. A. thesis, Carleton University, 1985

3 Laurier Papers, Laurier to C. Angers, 9 Dec. 1896 tsln

4 Laurier Papers, Laurier to A. Aylesworth, 22 June 1917

The minority,

he believed, had

to adapt; the

majority,

he believed,

had to be

generous.

This, as he knew,

would never be

easy for either

group but,

as a liberal,

he believed

it was possible.

Riel and the Manitoba Schools Question



by Arthur Silver

Department of History
University of Toronto

*Seeing Riel
as a tyrant
and a murderer,
anglophones
called for his
arrest and
punishment;
seeing him as
the effective
representative
of a whole
population,
francophones
demanded that
he be amnestyed.*

Considered in the context of French-English relations, the Riel affair offers a striking example of the way in which language determines channels of communication and the information that people receive, so that different language communities can sometimes acquire vastly different — even opposite — conceptions of reality.

When the Red River uprising first brought Louis Riel to the attention of the Canadian public, there was no telegraph line and no regular mail service between Red River and Canada, nor were there any professional reporters in the West to investigate or to send balanced and reliable reports of what was happening there. Newspapers, therefore, relied to a large extent on private letters which individuals in the North-West wrote to Canadian editors or to friends in Canada who showed them to editors. Thus Ontario editors received letters from Ontarians in the NorthWest; but such people were generally opposed to Riel, and lived in a community of settlers who were opposed to him, so that their letters gave the impression that Riel was not supported by the population of the West and that he had imposed his rule by violence or the threat of it. Francophone editors in Quebec, on the other hand, received correspondence from francophones at Red River with whom they were acquainted — Riel himself and his secretary Louis Schmidt, both of whom had studied at colleges in Quebec with people now editing newspapers there, or missionaries in a similar situation. Their letters naturally gave the impression that Riel was supported by everyone, and that he was the true representative of the Red River population.

When Thomas Scott was killed by Riel's authority, Ontario editors and their readers naturally saw the act as a brutal murder by men with no mandate but that of their own guns. Francophones, though they might be shocked by the act's brutality, thought it must be accepted as a sort of de facto execution, since it had been carried out under an authority representing the whole Red River population. Seeing Riel as a tyrant and a murderer, anglophones called for his arrest and punishment; seeing him as the effective representative of a whole population, francophones demanded that he be amnestyed. To them, it seemed that anglophones' insistence on arrest and punishment must be motivated by racial or religious animosity.

So by the end of 1870 anglophones had come to see Riel as a violent criminal, while francophones saw him as the target of anti-Catholic and anti-French bigotry; English Canadians appeared to Quebecers to be francophobe fanatics, while French Canadians seemed to anglophones to be supporting a murderer from mere racial sympathy.

These views would determine people's reactions in 1885, when Riel led a rebellion in Saskatchewan. Anglophones now saw him as a repeat offender, a habitual rebel, this time causing a hundred times more deaths than in 1870. They expected, therefore, that this time the law would take its course, that Riel would be tried and punishment follow. Francophones, being suspicious of English Canadian demands for punishment, were more willing to take seriously his lawyers' arguments on Riel's behalf. They became convinced, in fact, that Riel would never have been hanged if he had not been French and Catholic, that his execution was only an attempt by the anglophone majority to hurt the French Canadian nation through this representative figure.

That attitude dismayed most anglophones. Riel, they judged, had twice made violent rebellions; this time he had raised an Indian war, caused more than a hundred deaths, shaken the whole country. How could French Canadians be so unanimous in wanting to save such a man? Surely they must be motivated by racial prejudice, wanting him spared simply because he was one of them.

But no country could be run like that — with two laws and two standards of justice: an easy one for francophones in which rebels were let go, and another for everyone else in which rebels were hanged. Canadian survival, therefore, seemed to require that English and French Canadians come together on basic principles; they must get onto the same wave length when it came to important national values. And in the years after 1885, more and more English Canadians came to believe that that could happen only if all Canadians spoke a common language and if children of all origins were educated in a common school system.

This reasoning fit particularly the circumstances of Manitoba in the late 1880s. Since the province's creation, francophones had been overwhelmed there by

English-speaking immigration, so that public communication seemed to require the use of English, and it no longer seemed practical to most Manitobans to maintain the official use of French. Moreover, more immigrants had come from Ontario than from any other place, and they had brought with them Ontario's prevailing belief in the separation of Church and State, and particularly in nondenominational public schools. Hence, Manitoba was ready for the post-Riel argument that "national unity" (an expression that only came into use in the aftermath of the Riel affair) required unity of language and of schooling.

This combination of circumstances gave rise to the Manitoba language and school crises, and indeed to a decades-long assimilationist wave that attempted to create a unified nation through forced anglicisation. Alas, it only succeeded in creating bitterness and resentment, whose effects are still with us.

In the short run, it helped to end the Conservative party's half-century domination of Canadian politics and confronted the new Liberal government of Wilfrid Laurier with a terrible dilemma. For Laurier came to power in 1896, thanks to the votes of Quebecers, who gave him a large enough majority

to offset his party's deficit of seats from the rest of the country. In Quebec, the campaign had been dominated by the Manitoba school question, which Quebec Catholics looked to Laurier to resolve. His electioneering strategy had aimed to encourage that expectation by emphasising that he was himself a Quebecker, a Catholic, and a French Canadian, and could thus be trusted to take care of Catholic interests in Manitoba.

But Laurier was not only a French Quebecker. He was also the head of a pan-Canadian party and a government responsible to the whole country. His cabinet would include Clifford Sifton, who had been part of the Manitoba government that had abolished separate schools in the first place. He had thus to retain support from elements with greatly opposing views of Canada — views that were more opposed than ever before, as French Canadians affirmed their nationality energetically in the aftermath of Riel's execution, while English Canadians looked increasingly to a national unity based on linguistic and educational uniformity.

How well Laurier was able to reconcile those opposing views may be seen from some of the views expressed in this magazine. ■

*a decades-long
assimilationist
wave that
attempted to
create a unified
nation through
forced
anglicisation ...
only succeeded in
creating bitterness
and resentment,
whose effects are
still with us.*

association for canadian studies association d'études canadiennes

@CS•@ec

FOR DETAILED INFORMATION
ON ALL ACS PROGRAMMES
AND ACTIVITIES,
SEE OUR WEB SITE.

POUR DES INFORMATIONS
COMPLÈTES SUR TOUS
LES PROGRAMMES ET
ACTIVITÉS DE L'AEC,
CONSULTEZ NOTRE SITE WEB:

<http://www.acs-aec.ca>



Wilfrid Laurier et les relations entre francophones et anglophones, 1874-1919



par Réal Bélanger

Département d'histoire
Université Laval

Lorsque le député libéral Wilfrid Laurier arrive au Parlement du Canada le 26 mars 1874, il se rend facilement compte que le pays rêvé par les Pères de la Confédération ne s'est pas encore réalisé.

L'espace de temps qui m'est imparti pour discuter de cet immense sujet m'oblige à aller droit à l'essentiel. Or, l'essentiel, en l'occurrence, épouse les contours de trois questions qui deviendront autant de points de repère départageant les grandes parties de mon exposé. D'abord, comment Laurier appréhende-t-il les relations entre francophones et anglophones, de son entrée à la Chambre des communes du Canada en 1874 à sa mort en 1919? Puis, comment concrétise-t-il sa vision de ces relations lorsque se manifestent des problèmes épineux à cet égard? Enfin, quel bilan peut-on tracer de son oeuvre à la fin de sa vie? Pour mieux comprendre les réponses à ces trois interrogations, je tracerai toutefois rapidement, en premier lieu, les grandes lignes du contexte de l'époque touchant précisément mon propos. C'est dans ce contexte, base de l'intelligence de l'Histoire, qu'émergeront les nuances nécessaires à la compréhension de l'oeuvre de Laurier dans ce si délicat dossier.

A) Le contexte : les fissures du solage canadien

Lorsque le député libéral Wilfrid Laurier arrive au Parlement du Canada le 26 mars 1874, il se rend facilement compte que le pays rêvé par les Pères de la Confédération ne s'est pas encore réalisé¹. Il y a certes du progrès à certains égards depuis 1867 : trois nouvelles provinces se sont ajoutées, des villes se sont développées, l'Intercolonial achève de se construire, le Pacifique canadien est en gestation tandis que 3 700 000 personnes vivent désormais dans ce pays de plus en plus grand, fruit de l'achat de l'immense territoire de la Baie d'Hudson en 1869-1870. Mais Laurier demeure réaliste : le Canada est une nation projetée plutôt qu'une nation formée. Au fond, les forces réelles qui lient ce vaste pays, produit entre

autres d'une entente entre Canadiens français et Canadiens anglais, restent fragiles et peu nombreuses. Et les problèmes ne manquent pas à cette société plutôt dure, conservatrice, encore imbue des dogmes du passé. Problèmes d'abord inhérents au respect de la Constitution et de son esprit. Au Nouveau-Brunswick, en 1871, le gouvernement provincial a voté une loi qui supprimait toute subvention aux écoles catholiques, annulant du coup le système d'écoles séparées si cher aux Canadiens et aux Canadiens français. Ce fut là la première attaque de la majorité canadienne-anglaise et protestante contre la minorité canadienne-française et catholique qui défia brutalement l'esprit même de la Confédération et allait inspirer bien d'autres gestes disgracieux. Problème ensuite lié à l'amnistie à accorder ou non au métis

Louis Riel, le chef rebelle des troubles du Nord-Ouest survenus en 1869-1870, mais aussi nouveau député de Provencher aux Communes. Si la réponse à cette demande d'amnistie s'avère alors négative, elle risque de renforcer l'idée que l'avenir des 31 pour cent des Canadiens français vivant au Canada n'est pas dans ces lointaines terres de l'Ouest, ce qui atténuerait d'autant l'espoir d'un Canada biculturel bien présent chez les Pères de la Confédération. Si elle se révèle positive, elle provoquera l'Ontario et sa population, qui regroupe près de 45 pour cent des habitants du pays, une population largement protestante et anglaise déjà prête à imaginer un nouveau Canada totalement à son image. Ces problèmes complexifiant les rapports entre francophones (et catholiques) et anglophones (et protestants) apparaissent donc parmi les tout premiers dossiers auxquels Laurier est confronté dès son arrivée à Ottawa. Il ne le sait pas encore. Mais une épine de plus, mais combien contrariante, vient de s'immiscer pour de bon dans son champ de roses politiques.



En effet, au moment où Laurier devient chef du Parti libéral, en 1887, et dans les années suivantes, les relations entre francophones et anglophones deviennent à ce point tendues que le Canada n'est plus qu'une marmite prête à exploser. Autrement dit, les questions, pour ne pas dire les divisions, culturelles s'imposent alors à l'agenda politique avec en toile de fond le cadavre de Louis Riel dont l'image macabre flotte dans la mémoire collective des Canadiens français depuis le 16 novembre 1885. Au fond, deux problèmes, entre autres, se posent au cours de ces années: celui de l'identité nationale et cet autre fondamental de la place des Canadiens français catholiques au Canada. Ils se traduisent ici encore sous forme d'interrogations dont celles-ci: la nation canadienne sera-t-elle unilingue anglaise? À la fois française et anglaise? Catholique? Protestante? Certains Canadiens anglais, redoutant la domination canadienne-française catholique qui menacerait la civilisation britannique dans les provinces mêmes où ils sont déjà pourtant la majorité, partent alors résolument en croisade contre le dualisme canadien, entraînant à leur suite plusieurs de leurs congénères. Les Canadiens français, pour leur part, suivis par des Anglo-Saxons, rêvent surtout d'un Canada bilingue et biculturel qui préserverait partout leur identité profonde, même si certains, comme Jules-Paul Tardivel, ayant déjà perdu confiance dans la bonne foi de leur vis-à-vis, privilégient la séparation politique². Des Canadiens français partent donc aussi en croisade, leur premier ministre Honoré Mercier en tête, mais il faut avouer que c'est pour se défendre contre l'agression déraisonnable de leur partenaire dans la Confédération qui atteint en 1890 une frénésie inquiétante. Au début de cette année-là, en effet, le député conservateur ontarien D'Alton McCarthy dépose aux Communes un projet de loi demandant l'abolition de l'usage du français dans les Territoires-du-Nord-Ouest tandis que le gouvernement libéral manitobain de Thomas Greenway, reniant la Constitution de sa province, présente deux projets de loi dont l'un abolit le français comme langue officielle et l'autre, à toutes fins utiles, détruit les écoles séparées³. Le socle de l'édifice canadien commence à chanceler.

Je m'arrête ici. Mais voilà, grossso modo, l'état du solage sur lequel reposent d'abord les relations tendues entre francophones et anglophones au moment où Laurier s'apprête à jouer le rôle que l'Histoire retiendra. Bien sûr, à ces quelques données socioculturelles s'ajouteront, après 1896, les inquiétudes causées par l'arrivée massive d'immigrants ni francophones ni anglophones qu'il faudra bien canadianiser⁴. En outre, s'y grefferont aussi les

déchirements touchant aux liens à l'Empire britannique qui ne feront qu'aggraver les premières: s'inspirant à la même veine nationaliste mais s'appuyant sur des moyens différents, les deux races fondatrices du pays, comme on les appelait à l'époque, privilieront généralement deux voies distinctes dans les rapports du Canada à l'Empire: les Canadiens anglais préféreront davantage le maintien d'un lien étroit à l'Empire pour assurer l'avenir du Canada alors que les Canadiens français lorgneront plutôt vers une plus grande autonomie, voire l'indépendance le moment venu⁵. Au total, il faut en convenir, la table est alors dressée pour les affrontements difficiles. Elle sème l'inquiétude chez plus d'un Canadien bien pensant. Elle inquiète tout particulièrement Wilfrid Laurier, membre du groupe minoritaire et chef d'un parti national, qui tentera de développer sa propre vision de ce que devraient être ces relations entre les deux races fondatrices afin d'éviter le pire.

B) La vision de Laurier: respect et tolérance par le compromis et la justice

À vrai dire, je pourrais écrire presque un livre complet sur la vision que propose alors Laurier des relations entre francophones et anglophones tant ce sujet le préoccupe au cours de sa vie publique. Une formule choc, qui deviendra symbole, rassemble toutefois sa pensée qu'il répétera sans cesse jusqu'à la toute fin de ses jours. L'unité nationale, son objectif ultime, seule capable de consolider la Confédération, à laquelle il subordonne tous les autres grands dossiers⁶. Par elle, la Confédération se construira, se renforcera, ou périra.

En bref, reconnaissant la situation tendue prévalant au pays et qu'exaspèrent les tenants à la fois de l'assimilation, de la séparation et des autres nuances, conscient des responsabilités qui émanent de ses charges de plus en plus importantes, obligé de considérer le réalisme politique, Laurier, ici plus qu'ailleurs, opte pour la voie mitoyenne de la modération et se braque, inspiré par le grand Burke, sur le compromis, son fidèle compagnon de route depuis 1867⁷. Mais attention: pas n'importe quel compromis. Un compromis certes fondé sur le pragmatisme inévitable à la «politique réelle» qui admet volontiers les solutions «du moindre mal», c'est-à-dire celles, si possible, les plus acceptables au plus grand nombre, mais un compromis, aussi, qui sait tenir compte des principes inhérents au libéralisme, son référent idéologique fondamental⁸. Cette recherche d'un équilibre entre ces deux réalités apparemment contradictoires demeure, selon moi, au cœur de la pensée de Laurier. Il y tient jusqu'à s'en faire un

*Laurier opte
pour la voie
mitoyenne
de la modération
et se braque
sur le
compromis*

Wilfrid Laurier et les relations entre francophones et anglophones, 1874-1919

piège qui l'emprisonnera dramatiquement vers la fin de ses jours. Sur ce fond de compromis, le chef libéral misera donc constamment sur le respect des individus, de la liberté, de la justice et de la tolérance, sur la bonne volonté des intervenants, sur



Archives nationales du Canada / C11504

*Laurier ne liera
pas biculturalisme
à bilinguisme
à l'échelle
canadienne :
à sa manière,
il instaurera
avant l'heure le
principe de la
défense du
français là
seulement
où le nombre
le justifie.*

la grandeur et la domination de leur sentiment. L'unité nationale, ainsi conçue, se dressera sur le respect intégral des différences culturelles qui distinguent les deux races fondatrices du pays, lesquelles, selon la Constitution, possèdent des droits égaux. Dans l'esprit du généreux Laurier, dans sa naïveté, comme nous le verrons plus loin⁹, seule la raison devrait guider en tout temps les comportements de chacun à ces égards¹⁰. Voilà où réside l'essentiel de sa pensée tout orientée vers la sauvegarde d'un Canada biculturel où les rapports entre francophones et les anglophones, qu'il sait déjà menacés, sauront s'épanouir dans l'harmonie¹¹.

Cette pensée s'accompagne, évidemment, de paramètres et de conditions indispensables à sa réalisation. Parmi les plus importants, il faut noter le respect de la Constitution et de son principe fédéral même si le droit de désaveu lui répugnera au plus haut point¹². Laurier y puise là, entre autres, deux planches de salut canadien : la défense de l'autonomie provinciale, gage de protections diverses dont pourrait bénéficier, au terme, le Québec francophone, la citadelle susceptible elle aussi d'attaques indues, et celle des droits des minorités¹³. Voilà deux caractéristiques fondamentales du fédéralisme canadien dont, il faut toutefois l'avouer, Laurier gère avec difficulté l'application puisqu'il tendra progressivement, par suite des

assauts répétés subis par les francophones catholiques hors Québec, à se concentrer davantage sur la deuxième, aux dépens parfois de la première¹⁴. À un autre niveau, et pour éviter des contrecoups inutiles et préjudiciables à sa cause, Laurier ne liera pas biculturalisme à bilinguisme à l'échelle canadienne : à sa manière, il instaurera avant l'heure le principe de la défense du français là seulement où le nombre le justifie. Pourtant très précieuse pour lui, comme d'ailleurs l'est la langue anglaise, la langue française et son enseignement, qu'il défend brillamment à l'occasion, ne peuvent pas, à ses yeux, se prévaloir des garanties constitutionnelles égales au droit à l'enseignement religieux¹⁵. Enfin, Laurier croit à l'émulation sereine entre les deux races qui devrait conduire à améliorer leurs rapports. Dans cet esprit, rejetant leur tendance à l'isolement, il invite ses compatriotes canadiens-français à prendre la tête de la Confédération : là, dans cette joute quotidienne, réside aussi pour lui le salut de sa race¹⁶.

Pour concrétiser quelques-uns seulement des aspects que je viens de mentionner, je me permets de citer des extraits de discours dans lesquels Laurier se fait limpide. Ainsi, lors d'une allocution à Toronto le 30 septembre 1889, il lance : « Quand la Confédération fut établie, on ne prétendait pas la fonder sur l'humiliation d'aucune race. On ne prétendait pas qu'aucune dût sacrifier son caractère propre; mais on espérait que, tout en conservant son individualité, chaque nationalité concourrait avec toutes les autres à former une nation unie.¹⁷ » À Québec, le 24 juin 1889, lors des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste, il renchérit ainsi : « Ce que je réclame pour nous [Canadiens français], c'est une part égale de soleil, de justice et de liberté [...]. Quant à moi, je ne veux pas que les Canadiens français dominent sur personne, et je ne veux pas que personne domine sur eux. Justice égale, droits égaux.¹⁸ » À nouveau à Toronto, le 10 décembre 1889 il précise avec brio : « Nous sommes tous Canadiens. Sous l'île de Montréal, les eaux qui viennent du Nord par l'Outaouais s'unissent aux eaux qui viennent des lacs de l'Ouest; elles se joignent, elles ne se mêlent pas. Elles offrent en cet endroit le spectacle de deux courants parallèles, parfaitement séparés et distincts, et cependant, elles suivent la même direction, coulent côté à côté entre les mêmes rives, celles du majestueux Saint-Laurent, et dans leur course, elles roulent ensemble vers l'océan, portant sur leur dos puissant le commerce d'une nation. Voilà l'image parfaite de notre peuple.¹⁹ » Enfin, il se résume à Arichat, Nouvelle-Écosse, le 15 août 1900 : « Que chacun apporte à l'édifice national ses qualités et ses vertus [...]. Que l'Anglais reste Anglais, que le Français reste Français, et tous ensemble élevons un temple au dieu de la liberté, de la justice et de la tolérance.²⁰ »

Ce sont de belles paroles qui tentent de concrétiser le profil d'une pensée généreuse mais naïve, simple mais complexe tout à fois. Cette vision exige, dans la pratique, une hauteur de vue et une abnégation de la part de tous les intéressés. Y compris de Laurier lui-même. Voyons-le à l'œuvre dans le concret.

c) La confrontation difficile aux problèmes de la réalité canadienne

Les relations tendues entre francophones et anglophones trouvent évidemment écho dans les questions culturelles, surtout celles touchant à l'éducation et à la langue, puis politico-constitutionnelles, centrées par-dessus tout sur les rapports à l'Empire britannique. Je ne peux bien sûr les aborder toutes car les controverses sont assez nombreuses principalement entre 1888 et 1919. Je n'en retiens que deux qui, à mon sens, les résument presque toutes et montrent que la vision de Laurier, frottée à la réalité, en ressort saccagée jusqu'à la désolation. La première concerne la crise dite des écoles séparées du Nord-Ouest en 1905, la deuxième porte sur la conscription militaire en 1917-1918.

Je me concentre au départ sur la crise des écoles séparées du Nord-Ouest qui éclate au moment de la création de l'Alberta et de la Saskatchewan en 1905. Laurier, fort de l'expérience de presque dix années à la tête du pays qui lui avait fait se confronter entre autres à la tristement célèbre question des écoles du Manitoba, est, au début de 1905, à l'apogée de son pouvoir politique²³. Bien mûrie, sa pensée politique devrait lui permettre de cerner avec réalisme les possibilités et les limites de son pays. C'est alors qu'il prend de plus en plus acte de l'évolution inquiétante qui entache le caractère biculturel de la Confédération. Dès lors, il décide de porter un coup décisif qui renouerait avec sa pensée fondamentale²⁴. En bref, il désire que la Constitution des deux nouvelles provinces à créer protège le plus possible les écoles séparées de la minorité catholique, laquelle est isolée parmi la vague d'immigrants de toutes races et ne forme plus que le septième de la population. En somme, après avoir constaté avec amertume la progression des idées de D'Alton McCarthy, il veut enrayer leur enracinement dans l'Ouest, remonter à l'esprit même des Pères de la Confédération, rejoindre le compromis inscrit dans la Constitution de 1867, satisfaire enfin les désirs de la minorité et, au-delà d'elle, ceux-là même du Québec catholique. Autrement dit, refusant le statu quo prévalant dans les Territoires du Nord-Ouest, se braquant sur la loi de 1875, généreuse pour les minorités, il fait fi cette fois de l'autonomie provinciale et met l'accent sur l'article 93 de la Constitution canadienne qui, juge-t-il, stipule que les écoles séparées, lorsqu'elles exis-

tent déjà dans une province qui demande son entrée dans la Confédération, doivent être protégées. Sur cette base, après avoir manœuvré du mieux qu'il a pu, après avoir joué sur les ambiguïtés auprès des uns et des autres, il dépose, le 21 février 1905, le projet de loi, tant attendu qui entraîne chez les catholiques du Québec et chez la minorité de l'Ouest les plus grands éloges. Laurier devient pour eux le visionnaire qui préserve ainsi le sens même de la Confédération.

Mais feu de paille que tout cela, car au lendemain du dépôt du projet de loi, la catastrophe s'abat sur les espoirs de la minorité. La majorité canadienne-anglaise protestante, en état de choc mais inspirée par le très important ministre Clifford Sifton qui démissionne de son poste, se serre les coudes puis, missionnaire du statu quo et de l'école neutre pour mieux canadianiser à l'anglaise, déclenche une quasi-émeute presque pan-canadienne. En une dizaine de jours, Laurier, apeuré, recule jusqu'à un autre type de compromis, cette fois à la manière canadienne-anglaise qui se résume au statu quo pour sauver, au moins, ce qui restait des droits de la minorité dans les Territoires²⁵. Sifton obtient même la tâche de revoir le si précieux article 16 afin de concrétiser ses volontés.

Si la majorité est calmée, il n'en va pas de même pour la minorité catholique canadienne française, tant de l'Ouest que du Québec, guidée par les évêques et par les nationalistes Henri Bourassa et Armand Lavergne, deux libéraux contestataires qui défendent l'égalité des deux peuples fondateurs dans tout le territoire canadien. Ils partent eux aussi en guerre ouverte mais, sauf quelques concessions, ils n'obtiendront pas leur du²⁶. Comme d'autres, ils sortiront amers de ce dossier parce que, selon eux, Laurier a cédé au chantage, à la verte pâture du pouvoir, à son désir de compromis à tout prix qui, une fois encore, s'est bâti sur le dos de la minorité qui subira ainsi la vision tronquée de ce pays inspirée par la majorité. Laurier aussi est amer en 1905. Mais il a la conviction que le deuxième compromis, moins reluisant que ses premières intentions peut être, a quand même préservé le statu quo et, finalement, l'unité canadienne puisque, progressivement, le calme revient au pays²⁷. Mais encore une fois, il faut admettre que c'est un calme factice, qui laisse des séquelles: au Québec, plusieurs Canadiens français estiment alors que l'unité nationale à la Laurier s'obtient toujours par l'abnégation, voire la négation, des uns, mais pas des autres. Le drame, ils l'entrevoient ainsi: par tant de compromis déficients, à sens unique, fondés sur la stratégie des «petits pas» dans la bonne direction²⁸, qui nie l'esprit du compromis honorable de 1867, n'est-il

au Québec,
plusieurs
Canadiens
français
estiment
alors que l'unité
nationale à la
Laurier s'obtient
toujours par
l'abnégation,
voire la
négation,
des uns,
mais pas des
autres.

*Cette fois,
il espère que
la majorité
canadienne-
anglaise fera
plus que
son bout de
chemin habituel
et que, pour
préserver l'unité
ationale si
précaire, elle
acceptera enfin,
sur le fond,
l'un de ses
compromis, je
dirais son ultime
compromis,
en ses heures des
plus tragiques.*

pas désormais trop tard pour espérer un Canada vraiment biculturel d'un océan à l'autre? Voilà la gravité historique du combat perdu de 1905. Et ces Canadiens français n'oublieront pas. Ils surveilleront de plus en plus le premier ministre qui garde encore, malgré tout, sa confiance dans le destin de sa pensée, dans le destin de la tolérance et de la justice qui, un jour, espère-t-il, inspireront aussi la majorité anglophone dans ses conflits avec la minorité francophone.

Cet espoir chez Laurier m'amène à mon deuxième enjeu: la crise conscriptionniste de 1917-1918, en pleine Grande Guerre, une crise encore plus dévastatrice que la première, qui s'inscrit au cœur même des débats opposant impérialistes et nationalistes bien présents au pays depuis la guerre des Boers²⁷. Puisque les positions des Canadiens français, plus «nationalistes», et des Canadiens anglais, plus «impérialistes», sont bien connues comme d'ailleurs les nuances que leur a apportées l'historien Carl Berger, je n'approfondis pas²⁸. Voici donc une esquisse de cette dramatique perturbation ébauchée à grands traits.

À l'été de 1917, devant le prolongement de la guerre avec ses divers appétits dont l'inéluctable besoin de combattants, le premier ministre conservateur Robert Laird Borden décide d'imposer la conscription militaire, symbole prisé ou honni jusqu'à la presque hysterie²⁹. D'un côté, les Canadiens français, rassemblés en un bloc quasi sans faille, inspirés entre autres par les nationalistes Bourassa et Lavergne, s'y objectent avec grande véhémence depuis d'ailleurs les tout débuts de la guerre³⁰. De l'autre, les Canadiens anglais, en majorité malgré des poches de résistance ici et là, l'approuvent vigoureusement, et de plus en plus depuis au moins 1916³¹. Les deux groupes ont leurs raisons profondes qu'ils puisent finalement encore dans leur conception de l'identité nationale présentée précédemment et que la crise scolaire de l'Ontario, centrée sur le célèbre Règlement XVII, a renforcé, par ricochet, depuis 1912³². À partir de l'été de 1917, l'agressivité devient si outrancière entre les deux communautés que les historiens s'accordent pour affirmer, à la suite de Robert Craig Brown et de Ramsay Cook, que jamais, depuis les jours douloureux de Lord Durham, le Canada n'avait été à ce point divisé selon les lignes culturelles³³. Les accusations de déloyauté, de traîtrise, fusent de toutes parts, faisant craindre le pire aux hommes politiques débordés, alarmés devant la fureur des deux peuples fondateurs incapables de se rejoindre sur l'essentiel malgré les mouvements de bonne entente suscités par d'aucuns: à l'été de 1917, le Canada vit un drame³⁴.

Laurier, alors chef de l'Opposition officielle, fidèle à lui-même et bien appuyé sur les principes déjà émis, les yeux rivés sur son objectif politique fondamental, refuse d'emblée la coercition à la Borden si contraire, en plus, à ses promesses passées faites préemptoirement à ses compatriotes canadiens-français. Cette fois, il espère que la majorité canadienne-anglaise fera plus que son bout de chemin habituel et que, pour préserver l'unité nationale si précaire, elle acceptera enfin, sur le fond, l'un de ses compromis, je dirais son ultime compromis, en ses heures des plus tragiques. Dans un discours célèbre prononcé à la Chambre des communes le 18 juin 1917, il propose la tenue d'un référendum décisif sur la question et promet même, en cas d'une réponse favorable à la conscription, de tout faire pour rallier les Canadiens français au choix de la majorité³⁵. Pour abréger la suite des événements, disons seulement que la répartition des votes pris en Chambre sur cette proposition de Laurier illustre parfaitement la division ethnique qui existe alors au pays tandis que les lignes de parti elles-mêmes s'effondrent. La majorité canadienne-anglaise à la Chambre, comme ailleurs au pays, sûre d'elle-même et du bien-fondé de ses positions, trop peu habituée jusque-là à se soumettre au compromis concocté par Laurier, refuse de le suivre³⁶. Même plus, et combien cet outrage doit méduser le vieillard qu'il est devenu, il est lui-même taxé de traître au Canada par plus d'un Canadien anglais³⁷. Que reste-t-il donc de l'unité nationale ainsi bafouée, de son propre Parti ainsi déchiré et profondément divisé?

Laurier, la mort dans l'âme, mesure, à l'été de 1917, l'échec, du moins dans l'immédiat, de sa vie politique. Les élections générales fédérales du 17 décembre 1917, avec en fond de scène la conscription militaire, ne viendront que confirmer ce constat par l'ampleur des agressions de tous genres, inégalées dans l'histoire de la Confédération: que de hargne exhale des injures que se profèrent les deux peuples fondateurs³⁸! Les résultats du scrutin proclameront clairement, malgré les quelques nuances qu'on pourrait y glisser, que ce qui demeure du Parti libéral de Laurier devient en quelque sorte le parti des Canadiens français tandis que le soi-disant Parti de l'Union, formé par Borden juste avant les élections, s'identifie au parti des Canadiens anglais³⁹. Comment se surprendre si dans les jours qui suivent ces élections, Joseph-Napoléon Francoeur, député libéral à l'Assemblée législative du Québec, propose la motion suivante: «Que cette Chambre est d'avis que la province de Québec serait disposée à accepter la rupture du pacte fédératif de 1867 si, dans les autres provinces, on croit qu'elle est un obstacle à l'union, au progrès et au développement du Canada.⁴⁰»

D) Le bilan : une œuvre inachevée

Au terme de cette brève étude, force-nous est d'admettre l'état lamentable des relations entre francophones et anglophones en 1917-1918 et la faillite apparente de l'unité nationale telle que conçue par Wilfrid Laurier. Et l'homme n'est dupe de rien alors. Le 24 juillet 1917, à la Chambre, il se montre tout à la fois lucide et cinglant : « Nous sommes en présence d'une scission [au pays] [...] S'il y en a parmi nous qui affectons de ne pas s'en émouvoir, qui prétendent prendre la chose légèrement, je ne suis pas de ceux-là.⁴¹ » Le 16 octobre suivant, il se confie brutalement à l'un de ses anciens ministres Allan Aylesworth : « L'abîme racial qui s'ouvre sous nos pieds ne sera peut-être pas comblé avant des générations.⁴² » Pour lui, sans aucun doute, et pour bien d'autres, la Confédération court au désastre. C'est comme si tout est à reconstruire dans les relations entre francophones et anglophones. Personne, toutefois, ne semble vraiment savoir comment procéder alors, personne n'est sûr des points d'ancre réels du solage canadien si fissuré. Certes, le temps arrangera bien des choses et une reconstruction s'élaborera sur l'héritage même de Laurier. Mais les cicatrices profondes, qui lacèrent le visage du pays en 1917-1918, demeureront comme des marques indélébiles des erreurs du passé. Comment de tels stigmates ne peuvent-ils pas s'imprégnier dans la mémoire collective!

À l'époque, plusieurs Canadiens, sans être bien sûr au courant de cet avenir, ne se cachent pas pour rendre Laurier responsable de cet état de fait et le blâment ouvertement. Au Canada anglais, l'influente journaliste John W. Dafoe se fait l'écho d'un grand nombre quand il affirme qu'en refusant d'adapter son type de libéralisme à l'évolution de la société canadienne, plus diversifiée dans sa composition ethnique et plus moderne, et qu'en agissant politiquement toujours les yeux rivés sur le Québec francophone, le chef libéral a contribué à détruire l'unité nationale tant recherchée⁴³. Au Canada français, Henri Bourassa reflète lui aussi la pensée de plusieurs de ses compatriotes nationalistes lorsqu'il écrit que les compromis de Laurier, qu'il rapetisse au rang des compromissions, ont conduit jusqu'au « mal » dont le pays souffre⁴⁴. En temps de crise, tout est propice aux exagérations. Il faut savoir nuancer, comprendre tout à la fois la période considérée et ses circonstances troubles, l'homme lui-même et sa marge de manœuvre véritable, ce que j'estime avoir présenté en long et en large dans mon livre sur Laurier : je vous y référence pour connaître le fond de ma pensée à cet égard. Aux fins de ce colloque, je me permettrai plutôt de faire ressortir, en terminant,

quelques-unes des leçons à retenir que m'inspirent à la fois l'attitude de Laurier et ces résultats catastrophiques quant aux relations entre francophones et anglophones.

Je considère que Laurier a posé, avec les limites bien sûr qu'impose l'éclairage de son temps, quelques-unes des balises incontournables du fonctionnement convenable de la fédération canadienne et des relations entre francophones et anglophones même si les données ont considérablement évolué depuis le début du XX^e siècle. D'abord, s'inscrivant dans l'esprit même des Pères de la Confédération, il a misé sur le respect des distinctions culturelles entre les deux peuples fondateurs. Jamais Laurier n'a cherché à les nier ou en atténuer la portée. Au contraire, homme de grande et haute culture, il a compris la richesse de cette réalité et son apport indéniable à la construction de l'identité canadienne. En conséquence, sur le fond doré de l'harmonie à cultiver, il a exploré moult avenues pour éviter que l'une ne domine sur l'autre ou même que l'une n'envisage de dominer l'autre. Puis, Laurier a tenté de planter dans le cœur des Canadiens une obsession, la plus importante pour qui croit à ce pays, l'obsession du compromis et de la tolérance. Dans ce pays aux multiples complexités, dont les questions ethniques ne sont pas les moindres — et c'est parce qu'elles ne sont pas les moindres qu'il faut savoir les circonscrire avec intelligence et ne pas feindre de les ignorer —, voilà l'autre voie sensée à privilégier, qui doit toujours s'appuyer sur le socle de la raison et de l'abnégation de tous les intéressés. À ce deuxième niveau, toutefois, Laurier a péché par naïveté. Il faut avoir la franchise d'affirmer qu'il avait trop espéré de la majorité canadienne-anglaise protestante de son temps, qui l'a suivi quand ses compromis rencontraient ses aspirations, qui l'a abandonné ou menacé de l'abandonner quand ces mêmes compromis s'en éloignaient. À la fin de ses jours, Laurier a péniblement constaté cette réalité dont il fit à nouveau les frais, comme il le laisse facilement supposer dans les propos mentionnés ci-dessus, mais il était trop tard. Par cet échec, Laurier ne laisse-t-il pas à ses successeurs, chevillés, comme lui, à l'action politique quotidienne, le message de la nécessité d'une plus grande vigilance à cet égard, voire d'un plus grand courage politique, qui permettrait d'aller jusqu'au bout des principes rassembleurs de la fédération canadienne, ce qui inciterait peut-être ces décideurs publics à faire porter plus équitablement le poids des compromis historiques entre les groupes impliqués, à insister pour que chacun dépasse l'abnégation de parade et construire sur l'essentiel si bien identifié par les Pères de la Confédération en 1867. Ce faisant, il y a

s'inscrivant dans
l'esprit même
des Pères de la
Confédération,
il a misé
sur le respect
des distinctions
culturelles entre
les deux peuples
fondateurs.
Jamais Laurier
n'a cherché
à les nier
ou en atténuer
la portée.

à l'heure
où je vous parle,
il y a bien plus
grand risque
que celui-là
dans la demeure
canadienne.
N'est-il pas
enfin le temps
de se mettre à
l'écoute des voix
du passé.

bien sûr risque pour eux d'être brutalement écartés du pouvoir les soirs de scrutins par la majorité qui manifesterait dès lors, une fois de plus, son incompréhension du sens réel de ce pays. Mais, me semble-t-il, à l'heure où je vous parle, il y a bien plus grand risque que celui-là dans la demeure canadienne. N'est-il pas enfin le temps de se mettre à l'écoute des voix du passé et d'en dégager certaines des lignes directrices? La carrière politique de Laurier nous y invite.

Laurier montre-t-il enfin de l'espoir dans l'échec? Je le laisse conclure par ces mots qu'il a écrits à son grand ami Laurent-Olivier David, le 21 mars 1905: «Personne ne sait mieux que toi, que la pensée dominante de ma vie, a été d'harmoniser les différents éléments dont se compose notre pays. Je ne saurais dire encore que j'ai réussi autant que je l'aurais voulu, autant que je l'avais espéré, mais la pensée est vraie et elle finira par triompher.⁴⁵» Malgré la triste réalité des années 1917-1918, malgré sa profonde amertume, Laurier est mort sur cet espoir. ■

1 Les grandes données de ce contexte proviennent de Réal Bélanger, Wilfrid Laurier. Quand la politique devient passion, Québec et Montréal, Les Presses de l'Université Laval, les Entreprises Radio-Canada, 1986, p. 90-166.

2 Réal Bélanger, «Le nationalisme ultramontain : le cas de Jules-Paul Tardivel», dans Nive Voisine et Jean Hamelin, dir., Les Ultramontains canadiens-français, Montréal, Boréal Express, 1985, p. 267-303.

3 Voir aussi Larry L. Kulisek, «McCarthy, D'Alton», Dictionnaire biographique du Canada, vol. XII, p. 628-639 et J.E. Rea, «Greenway, Thomas», Dictionnaire biographique du Canada, vol. XIII, p. 451-458; ces deux articles présentent de courtes mais excellentes bibliographies.

4 Pour approfondir ce sujet, voir, entre autres, J.D. Hall, Clifford Sifton, Vancouver, University of British Columbia Press, 1981, 1985, 2 vol.

5 À ce sujet, voir, entre autres, Carl Berger, The Sense of Power. Studies in the Ideas of Canadian Imperialism 1867-1914, Toronto and Buffalo, University of Toronto Press, 1970, 277 p.; Joseph Levitt, ed., Henri Bourassa on Imperialism and Bi-culturalism, 1900-1918, Toronto, the Copp Clark Publishing Company, 1970, coll. «Issues in Canadian History», 181 p.; Henri Bourassa, Grande-Bretagne et Canada, Questions actuelles, Montréal, Imprimerie du Pionnier, 1902, 42 p.; Archives nationales du Canada (à l'avenir ANC), Fonds Rodolphe Lemieux, vol. 1, Wilfrid Laurier à Rodolphe Lemieux, 1er décembre 1892 et, enfin, Réal Bélanger, Wilfrid Laurier ..., à partir de la p. 223.

6 Laurier l'écrit explicitement: ANC, Fonds Wilfrid Laurier, vol. 342-346, Wilfrid Laurier à W.W. Gregory, 11 novembre 1904.

7 Laurier le dira souvent comme, entre autres, à Léon Mercier-Gouin dans une lettre datée du 18 juillet 1918, citée dans Alfred D. Decelles, Discours de Sir Wilfrid Laurier. De 1889 à 1911, Montréal, Librairie Beachemin Limitée, 1920, p. 26.

8 Réal Bélanger, «Le Libéralisme de Wilfrid Laurier: évolution et contenu (1841-1919)», dans Yvon Lamonde, dir., Combats libéraux au tournant du XXe siècle, Montréal,

Fides, 1995, p. 39-72.

9 Voir les notes 21-26.

10 John T. McLeod, «The Political Thought of Sir Wilfrid Laurier. A Study in Canadian Party Leadership», Thèse de doctorat, University of Toronto, 1965, p. 138.

11 Voir les notes 17-20.

12 Voir, par exemple, la lettre de Laurier à Léon Mercier-Gouin datée du juillet 1918, citée dans Alfred D. Decelles, op.cit., p. 22-26.

13 Ibid.; lettre de Laurier à Ernest Pacaud datée du 22 février 1890, citée dans Lucien Pacaud, Sir Wilfrid Laurier. Lettres à mon père et à ma mère, 1867-1919, Arthabasca, L'Imprimerie d'Arthabasca Inc., 1935, p. 124-125.

14 Voir, par exemple, ci-dessous, sa position lors du dépôt des projets de loi créant l'Alberta et la Saskatchewan en 1905.

15 Réal Bélanger, Wilfrid Laurier ..., p. 164-165; lettre de Laurier à Ernest Pacaud datée du 22 février 1890, citée dans Lucien Pacaud, op.cit., p. 124-125; Ulric Barthe, Wilfrid Laurier à la tribune, 1871-1890, Québec, Turcotte et Ménard, 1890. P. 170, 548-549, 579-617.

16 Lettre de Laurier à Raoul Dandurand datée du 4 novembre 1899, citée dans Marcel Hamelin, éd., Les mémoires du sénateur Raoul Dandurand (1861-1942), Québec, les Presses de l'Université Laval, 1967, p. 71-72.

17 Ulric Barthe, op.cit., p. 548-549.

18 Ibid., p. 534.

19 Ibid., p. 331.

20 Le Soleil, 21 août 1900.

21 Laurier vient de remporter, le 3 novembre 1904, une victoire éclatante.

22 Sur toute cette question, voir Réal Bélanger, Wilfrid Laurier ..., p. 293-307 : j'y donne en long et en large la position de Laurier appuyée sur la documentation appropriée; voir aussi Manoly R. Lupul, The Roman Catholic Church and the North-West School Question: A Study in Church-State Relations in Western Canada, 1875-1905, Toronto and Buffalo, University of Toronto Press, 1974, 292 p. D.J. Hall, op.cit., vol. II, p. 163ss. et H. Blair Neatby, Laurier and a Liberal Quebec: A Study in Political Management, Toronto, McClelland and Stewart Limited, 1973, coll. «The Carleton Library», p. 150-166; il faut consulter enfin les Débats de la Chambre des communes du Canada, 21 février 1905, p. 1482-1519.

23 Débats de la Chambre des communes du Canada, 22 mars 1905, p. 3028-3041.

24 Robert Rumilly, Henri Bourassa. La vie publique d'un grand Canadien, Montréal, les Éditions de l'Homme, 1953, p. 191ss.: Joseph Levitt, ed., op.cit., p. 108-124; Armand Lavergne, Les Écoles du Nord-Ouest, Montréal, Imprimerie du Nationaliste, 1907, 63 p.; Laurier fera quand même voter un amendement qui accordera à la minorité le droit à un enseignement religieux entre 15 h 30 et 16 h.

25 ANC. Fonds Wilfrid Laurier, vol. 364, Wilfrid Laurier à Mgr Donatus Sbaretti, 2 mai 1905 et Ibid., vol. 370, du même au même, 29 juin 1905.

26 Réal Bélanger, Wilfrid Laurier ..., p. 306.

27 Carman Miller, Painting the Map Red: Canada and the South African War, 1899-1902, Ottawa, Canadian War Museum, Kingston, McGill-Queen's University Press, 1993, 541 p.

28 Carl Berger, op.cit. 277 p.

29 Robert Craig Brown, Robert Laird Borden. A Biography. Vol. II: 1914-1937, Toronto, Macmillan of Canada, 1980, p. 1-144; John English, The Decline of Politics: The Conservatives and the Party System, 1901-1920, Toronto and Buffalo, University of Toronto Press, 1977, p. 88-23;

- J.L. Granatstein and J.M. Hitsman, *Broken Promises. A History of Conscription in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1977, p. 5-104.
- 30 Réal Bélanger, L'impossible défi: Albert Sévigny et les conservateurs fédéraux (1902-1918), Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1983, p. 178-346 et Elizabeth H. Armstrong, *The Crisis of Quebec, 1914-18*, New York, Columbia University Press, 1937, 275 p.
- 31 Ibid.
- 32 Réal Bélanger, Paul-Émile Lamarche. Le pays avant le parti (1904-1918), Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1984, p. 285-342, 360-389; Nelson Michaud, «Les écoles d'Ontario ou le dilemme des Conservateurs québécois: confrontation des principes nationalistes et de la réalité politique», *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 49, no 3 (Hiver 1996), p. 395-417.
- 33 Robert Craig Brown and Ramsay Cook, *Canada 1896-1921. A Nation Transformed*, Toronto, McClelland and Stewart Limited, 1974, coll. «The Canadian Centenary Series», p. 273.
- 34 Réal Bélanger, L'Impossible défi ..., p. 265-306.
- 35 Voir ce discours dans Alfred D. Decelles, *Discours de Sir Wilfrid Laurier. De 1911 à 1919*, Montréal Librairie Beauchemin Limitée, 1920, p. 129-170; à compléter avec le discours de Laurier prononcé aussi à la Chambre des communes le 24 juillet 1917: *Débats de la Chambre des communes du Canada*, 24 juillet 1917, p. 3842-3850.
- 36 Réal Bélanger, *Wilfrid Laurier* ..., p. 432-433; John English, op.cit., chapitres 8-9; H. Blair Neatby, op.cit., p. 222ss.
- 37 Réal Bélanger, *Wilfrid Laurier* ..., p. 439.
- 38 Ibid., p. 438-441; Robert Craig Brown, Robert Laird Borden ..., p. 119-125.
- 39 J. Murray Beck, *Pendulum of Power. Canada's Federal Elections*, Scarborough, Prentice-Hall of Canada, Ltd, 1968, p. 136-148 et Richard Jones, *Vers une hégémonie libérale. Aperçu de la politique canadienne de Laurier à King*, Québec, Librairie des P.U.L., 1980, p. 143-162.
- 40 Réal Bélanger, Richard Jones, Marc Vallières, *Les Grands Débats parlementaires, 1792-1992*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1994, p. 25-27.
- 41 Débats de la Chambre des communes du Canada, 24 juillet 1917, p. 3844.
- 42 Archives nationales du Québec, Fonds Wilfrid Laurier, 4M01-3628A, Wilfrid Laurier à Allan Aylesworth, 16 octobre. (Traduction de l'auteur).
- 43 H. Blair Neatby, op.cit., p. 208ss.; J.W. Dafoe, *Laurier. A Study in Canadian Politics*, Toronto, McClelland and Stewart, 1963 (d'abord paru en 1922), coll. «The Carleton Library», p. 94ss.
- 44 Robert Rumilly, op. cit., p. 588-589.
- 45 Wilfrid Laurier à Laurent-Olivier David, 21 mars 1905, lettre citée en exergue du livre de L.O. David, *Laurier et son temps*, Montréal La Cie de Publication de «La Patrie», Ltd. 1905, 159 p.

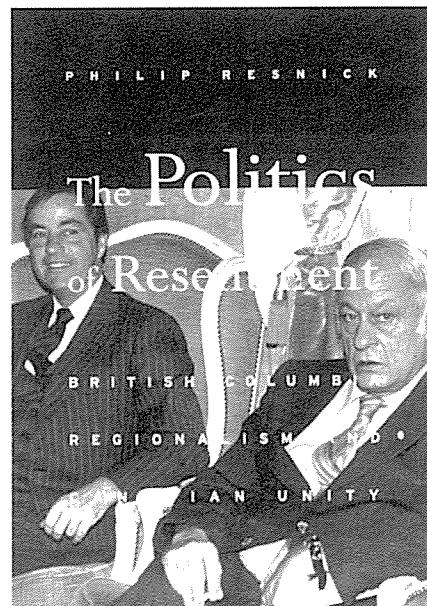
The Politics of Resentment

British Columbia Regionalism and Canadian Unity

Philip Resnick

A provocative examination of British Columbia's role in the evolving Canadian unity debate. Provides a new way of thinking about BC's place within the Canadian federation.

*Published with the
Institute for Research on Public Policy*



Cycling into Saigon

The Conservative Transition in Ontario

David R. Cameron and Graham White

This book looks at the recent history of politics in Ontario to offer some general principles for other governments involved in similar transitions.



*In your bookstore or
from Raincoast Books
Tel: 1-800-561-8583
Fax: 1-800-565-3770*

*E-mail: custserv@raincoast.com
www.ubcpress.ubc.ca*

Laurier and 'le beau risque'



Jack Jedwab
Executive Director, ACS

the 'Rouges' (were not) initially enthusiastic about the Confederation arrangements. Once they were in place however, they quickly adapted themselves to the new political structures with a view to maximizing the political influence of French Canadians.

In order to understand the perspective which Prime Minister Wilfrid Laurier brought to the issue of federal-provincial relations, it is essential to go back to his initial experience with political activism. During the 1860's a younger Laurier was closely identified with a group of intellectuals who advocated what was described as "Catholic-Liberalism", which included an admiration for both European Liberalism and American-style democracy of that era. In Lower Canada this group of intellectuals — referred to as the 'Rouges' — ultimately sought the democratization of Quebec institutions and the separation of church and state.

As a law student in Montreal, Laurier clearly had misgivings over what the existing Union of the Provinces of Upper and Lower Canada implied for the political influence of French Canadians. Nor were the 'Rouges' initially enthusiastic about the Confederation arrangements. Once they were in place however, they quickly adapted themselves to the new political structures with a view to maximizing the political influence of French Canadians. In contemporary terminology, one might say that Laurier gradually came to see confederation as 'un beau risque'. According to Blair Neatby, one of Laurier's biographers, the Quebec provincial election of 1867 marked the end of "Rougisme" and the beginning of a more moderate stance within the context of the period. At that time, political advancement depended in large part on the capacity to respect the more conservative values of the society. With some exceptions, from 1867 to 1896 Quebecers elected Conservative administrations to both the provincial legislative assembly and the House of Commons.

En effet, au cours de la période de postconfédération, il a semblé y avoir une différence dans la stratégie politique, d'une part entre les libéraux fédéraux et provinciaux, et de l'autre part, des conservateurs fédéraux, notamment quant à la question de l'autonomie provinciale (ou des «droits provinciaux» tels que mentionnés vers la fin du dix-neuvième siècle). Le respect des droits des provinces constituait la majeure partie des programmes politiques des libéraux fédéraux et provinciaux de même que, pour cette question, de quelques conservateurs provinciaux. Cependant, la signification des droits provinciaux telle qu'évoquée par les libéraux du Québec à cette époque a parfois semblé ambiguë et n'était pas toujours conforme à la manière dont elle a été perçue par les libéraux voisins de l'Ontario.

À la différence de leurs homologues du Québec, les libéraux ontariens ont été au pouvoir à partir de la postconfédération jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle. Les premiers ministres libéraux de l'Ontario Edward Blake et Oliver Mowat, qui ont tous les deux évolué vers la politique fédérale, ont été considérés comme des champions dans la lutte pour les droits provinciaux. En effet, Wilfrid Laurier a, par le passé, reconnu que Blake a eu un impact important sur sa vision politique. En dépit de ceci, les leaders libéraux de l'Ontario ont parlé des droits provinciaux d'une manière qui était souvent incompatible avec la façon dont ils étaient articulés par les politiciens provinciaux du Québec.

To better comprehend the contrasting definitions of provincial rights as put forth by Quebec and Ontario politicians, it is necessary to examine the economic and fiscal situation of the two provinces in the first decade after Confederation. In effect, by the late 1870's, whereas the province of Ontario was in a strong financial position after generated a number of annual surpluses, the province of Quebec accumulated a considerable debt arising from costly investments associated with the construction of railway lines. As a consequence, Quebec provincial authorities appealed to the federal government for assistance, and called for, amongst other things, a re-evaluation of the type and degree of federal funds that were directed to the province. The negotiations arising from this situation became an important test in the evolving relationship between the provincial and federal authorities.

In the late nineteenth century one of the major elements in the demand for provincial rights on the part of Quebec officials was for an increase to the federal per capita subsidy issued to the provinces. The insistence upon such readjustment to the annual subsidy often appeared at the very centre of the federal-provincial conflict until the very early years of the twentieth century. But while Quebec politicians actively pursued this matter, their Ontario counterparts often appeared reluctant to support them. In effect they were concerned that increased intervention by federal authorities in the form of aid to one province would potentially compromise provincial rights and/or autonomy. As the historian Christopher Armstrong has observed, Ontario's Liberal Premiers could afford to stay home when other Premiers went cap-in-hand to Ottawa to resist changes in the relationship between the federal and provincial governments which did not meet with the approval of Ontario. But in another fiscally-

oriented dispute, Quebec authorities desperately sought increased federal compensation to offset the railway losses which the province incurred in the 1870's. Ontario politicians were not sympathetic to the plight of their eastern neighbour, and in the early 1880's Liberal Premier Oliver Mowat expressed a concern that his constituents would be required to pay indirectly a portion of Quebec's debts arising from compensation for railway construction. Indeed in 1880, Ontario provincial Treasurer S.C. Wood vehemently argued against any federal measure to provide such assistance for Quebec provincial railways. And while Quebec politicians regarded the railway compensation as a recognition of a provincial right, Laurier's federal Liberal mentor, Edward Blake, argued that such aid could ultimately invite a "pernicious form of centralization".

As inter-provincial tensions ran high on the issue, Laurier, then leader of the federal Liberal opposition, defended a proposal by Blake that all other railways built in what was regarded as the national interest be subject to receiving federal financial aid. Laurier believed that despite what was described as the "peculiar position held in Confederation by our province [Quebec]" the Federation might be endangered by granting special favours to one province and not another. Thus an asymmetrical approach was not Laurier's preference. At the time however, as then federal opposition leader, his approach did not appear to be especially popular amongst the Quebec provincial population.

Quant au rajustement de la subvention fédérale faite aux provinces, le premier effort organisé de la part des gouvernements provinciaux de poser la question a été fait en 1887, lors d'une conférence tenue parmi les premiers ministres. Fait peu surprenant, les leaders politiques du Québec ont attaqué le mouvement pour le rajustement de la subvention. L'Ontario, auparavant réticente, a semblé plus disposée à supporter la modification, à la condition qu'il y ait une distribution égale des fonds pour toutes les provinces. Au début, Laurier a fait très attention de ne pas prendre une position claire, non seulement en raison de la confusion par rapport au statut de l'Ontario, mais également parce qu'un précédent important aurait pu être créé pour de futurs arrangements financiers entre les autorités fédérales et provinciales.

D'autre part, Laurier était conscient des implications politiques de rejeter complètement la demande faite par les leaders politiques du Québec. Ainsi, la même année, Laurier a reconnu qu'il y avait une certaine confusion entre les concepts des droits

provinciaux et de la défense de l'autonomie provinciale. Au nom de l'ancien premier ministre, Laurier a supporté l'aide étendue au Québec, en respectant l'autonomie des provinces. Il a fait son cas de la façon suivante :

«Nous avons toujours soutenu que le seul moyen de maintenir la confédération est d'admettre ce principe que, dans la sphère qui lui est attribuée par la constitution, chaque province est toute aussi dépendante du contrôle du Parlement Fédéral que le Parlement Fédéral est indépendant du conteste des législatures locales.»

All the while Laurier had attacked the federal Conservatives and their leader Prime Minister John A. Macdonald for their centralizing approach to the Confederation arrangements, which he insisted ran counter to what was intended by the 1867 agreement. In this regard, Laurier contended that:

"I believe I can also say that it is a matter of history that ever since Confederation and especially since the honorable gentleman [John A. Macdonald] returned to power, he has endeavored to forward legislation which is gradually superseding the "federative" character of this Union, and making it a legislative union."

Clearly there was an important partisan interest guiding Laurier's interpretation of the nature of Confederation and he was especially mindful of the much needed support of provincial Liberals in his quest to eventually defeat the federal Conservatives. As federal Liberal leader, Laurier worked closely with the provincial leadership in Ontario and Quebec and when in 1896 he assumed power, it was fully expected that he would respect the autonomy of the provinces. With his election it was fully anticipated that conflicts in the area federal-provincial relations would be seriously diminished. As Neatby has noted, "the Liberals defended the principle of a federalism based on provincial autonomy." And it was Laurier who was the most prominent advocate of provincial rights. However, as Prime Minister of Canada, his support for provincial autonomy was not unconditional. It might be argued that once he held the office of prime minister, Laurier's position on the issue evolved. In fact, he came to argue that too extreme an expression of provincial autonomy or provincial rights was dangerous to the stability of the federation. He further contended that the Canadian constitution was superior to that of the United States in that all residual powers were to be

Laurier était conscient des implications politiques de rejeter complètement la demande faite par les leaders politiques du Québec. Ainsi, la même année, Laurier a reconnu qu'il y avait une certaine confusion entre les concepts des droits provinciaux et de la défense de l'autonomie provinciale.

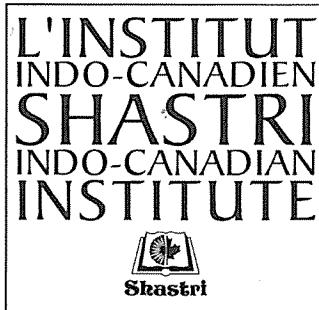
assumed by the federal authorities. Laurier was certainly concerned about maintaining the power of the federal government and over time appeared increasingly reluctant to relinquish authority to a provincial administration.

Quant à la question de modifier la constitution, Laurier a cru qu'une telle modification serait potentiellement dangereuse sans le consentement unanime de toutes les provinces, une position qui a été inspirée par sa vision de la nature des arrangements de la Confédération. Sur cette importante question, il a maintenu que:

«La confederation est un pacte qui a été conclu en premier lieu entre quatre provinces et qui a été accepté par les neuf provinces qui sont entrées dans l'Union et [...] ce pacte ne doit être modifié que dans le cas de nécessité réelle et après que les provinces aient eu l'occasion de se prononcer.»

Laurier's view of the nature of the Canadian Constitution was closely tied to his belief that the

state of national unity was best measured by the climate of English-French relations. So in as much as he regarded the Constitution as a pact between provinces, he maintained that the deal was in some ways subordinate to bringing together "our people ... long estranged from one another (to) gradually become a nation." In effect it might be argued that while Laurier saw the federation as an explicit pact between the provinces, he also viewed it as an implicit pact between two peoples. ■



VISITING LECTURESHIP In Canadian Studies

The Shastri Indo-Canadian Institute, with funding from the Department of Foreign Affairs and International Trade Canada, invites applications for a Visiting Lectureship in Canadian Studies tenable in India during the academic year 2001-2002. The award includes the cost of international air travel and of travel and living expenses within India. The preferred period of tenure is three weeks in January and/or February 2002.

The competition is open to established Canadian scholars in a roster of topics. This year meritorious applications are invited in either of the following two areas: i) Canadian Education and ii) Canadian Art History.

Applications should include a covering letter indicating expertise, experience, general suitability and expected contribution to bilateral understanding, a title and brief description of indicative lecture topics, a *curriculum vitae* and proof of citizenship or permanent resident status. The deadline for receipt (not date of post-mark) of complete applications (original plus nine copies) at the address given below is **20 January 2001**.

Applicants should expect to hear from the Institute's Canada Office by May/June 2001.

Mailing Address

Programme Officer – Canadian Studies
Shastri Indo-Canadian Institute
Room 1402, Education Tower
2500 University Drive N.W.
Calgary, Alberta T2N 1N4

(403) 220-7467 (Telephone)
(403) 289-0100 (Facsimile)
sici@ucalgary.ca (E-mail)
<http://www.ucalgary.ca/~sici>

Laurier and Immigration

A historian, undoubtedly a Liberal, once wrote that when Laurier became prime minister, Canada was born again. Putting aside his partisan puffery, there is clearly some truth to this statement. Yes, in the latter half of the 1890's Canada was indeed reborn, but it had far less to do with Laurier than with developments outside of Canada. Yet, opportunistic politician that he was, Laurier took full credit for the transformation of Canada.

In 1896, after 25 years of depression and gloom, prosperity returned to Canada. The pessimism of the preceding generation was replaced with an apparently boundless and hopelessly naïve optimism. Laurier himself was carried away and said that the 20th Century would be Canada's. A speaker at a Canadian club meeting in Winnipeg reflected the spirit of the times. "In 40 or 50 years Canada would have a population of some 50 million people and Saskatchewan and Alberta will be greater than Ontario in population and Winnipeg will be the great centre of North America," he said. Another Liberal cabinet minister promised that by the end of the 20th Century, Canada would have a population of some 400 million people. (It fell 370 million short). And why shouldn't they have been optimistic? After all, after two decades of bust, the long awaited boom had begun.

For many, however, it was too late. So many Canadians had lost hope that fortune would ever smile on Canada again, that well over a million left their farms and homes after Confederation to make their way across the border to the United States. And who could blame them? For farmers, the great American plains offered better land, to say nothing of a better climate and a better standard of living. And for thousands of penurious French-Canadians unable to eke an existence out of their marginal land, the factories and textile mills of New England gave new hope. As long as America remained hospitable, there seemed little reason for Canadians without jobs or failing farms not to go, and even less reason for European immigrants to come.

However, with the dawn of the new century, events outside of Canada began almost imperceptibly to alter the course of our history. Most of the fertile Americans land had been settled and the frontier was rapidly closing. The worldwide depression was lifting and there were now markets and higher prices for Canadian goods. With cheap land no longer available in the United States, prospective immigrants began looking for the first time to Canada. Except for the criminals, paupers and the diseased, Canada was open to anyone except, of course, for the Chinese who had to pay a \$50 head tax. Aside from that, Canada

had no immigration restrictions and no immigration policies. Until the 1900's she scarcely needed any. What she needed, of course, were incentives.

Laurier himself was convinced that Canada needed more immigrants in order to survive as a nation. He was, as one historian remarked, a gifted leader of men and a keen philosopher of politics who knew how to take advantage of opportunities and to give a touch of nobility to his cause. He was also a shrewd judge of character and ability; he knew there was only one man in his cabinet who shared his expansive vision of Canada and who had the energy and organizational skills and above all, the dreams to successfully carry out his politics.

The man appointed by Laurier to sell Canada to prospective immigrants was a forceful young businessman, the Minister of Interior, Clifford Sifton. Indeed, Sifton saw his task as basically salesmanship. "In my judgment," he said, "immigrants have to be enticed to come to Canada. The immigration work had to be carried out in the same manner as the sale of any commodity. Just as soon as he stopped advertising and doing missionary work, the movement is going to stop." Born in Ontario, Sifton had moved to Manitoba, made a fortune and having done that, he returned to the East with a sense of mission. He was determined to overcome Ottawa's resistance to Western settlement, to convince Ottawa that the future of the nation was dependent upon the development of the West. He was committed to bringing into the West the type of settler who could best adapt to the rigors of pioneer life. Like many transplanted Easterners, he had become a passionate Westerner and set about devising an immigration policy which was unashamedly designed to benefit Western Canada. "Our desire," he told the prime minister, "is to promote the immigration of farmers and farm laborers." "Urban immigrants," he added, "are undesirable from any standpoint." To him, these were the 'riff-raff' of the world's society. "They would not contribute a thing to the development of the natural resources of our country nor be of any productive benefit to Canada."

Sifton specifically ordered Canadian immigration officials to try to prevent the influx "of laboring men and mechanics." "The only good immigrant," he said, "was a farmer. Agriculture was the foundation of all real and enduring progress in the world." 'Only farmers need apply' was the operating slogan of Laurier's and Sifton's immigration policy.

As soon as he came into office, Sifton galvanized the immigration branch, which for years had been the



by Irving Abella

Department of History
York University

*with the dawn of
the new century,
events outside of
Canada began
almost
imperceptibly to
alter the course of
our history. Most
of the fertile
Americans land
had been settled
and the frontier
was rapidly
closing.*

*these immigrants
not only cleared
and cultivated
huge areas of the
Canadian West,
but they also built
the roads and
railways, cut the
lumber, and
mined the coal
which allowed the
great boon to
continue.*

backwater of government work. It was, he said, "a department of delay, a department of circumlocution, a department in which people could not get business done, a department which tired a man to death who undertook any business transaction with it." Nobody wanted to work in the department and nobody had any use for it. When Laurier and Sifton took over, new blood replaced the stodgy time-watchers who sat at their desks doing nothing. Seemingly limitless amounts of money were poured into the branch to pay for the new appointments, to launch massive advertising campaigns in the United States and Great Britain and to subsidize tours of Western Canada by foreign journalists.

Each new settler was promised 160 acres of free land, although free did not necessarily mean arable, as many colonists were to discover. Agents were sent to nations all over the world — at least all over the world as Sifton saw it (his world being Europe) — to spread the word about the opportunities in Canada, and steamship passengers were offered large discounts for coming to Canada. Travel agents were given bonuses for sending potential settlers to Canada. Exhibitions throughout Europe often contained large displays outlining the advantages of living in Canada. There was scarcely a method not tried by the creative Sifton to encourage immigrants from those countries he believed would supply Western Canada with the young, hardy and aggressive pioneers she so desperately needed. Indeed, some of the arrangements were so highly irregular that they merited some governmental investigation.

Many European countries were incensed at what Canada was doing. They were angered because many of the settlers Sifton wanted were precisely the ones that these countries were loathe to lose. Laws were passed in Europe to restrict Canadian immigration efforts. In France for example, all government officials including school teachers and postal workers were ordered to warn potential immigrants of the dangers of immigrating to Canada. The greatest ally for most of these countries, of course, was the Canadian climate which was continuously used in their struggle to keep Europeans at home. Indeed, in some countries signs were hung in post offices highlighting the previous day's temperature in Winnipeg in order to deter immigrants from coming to Canada. And Sifton even considered seriously banning the publication of Prairie temperatures lest they frighten off prospective immigrants.

Sifton and Laurier even entered into a deal with a company called the North Atlantic Trading Company which agreed to direct all agricultural immigrants from Europe to Canada and, in return, the Canadian government would pay them a bonus for each immi-

grant delivered. The company had to convince immigrants to go to Canada even though most wished to travel to America. In fact, we know that many immigrants got on a boat thinking they were going to Chicago or New York via Montreal or Quebec, which they were told was only a street-car ride away from the American cities. There is marvelous anecdotal evidence in the archives about how this company hoodwinked thousands of immigrants to come to Canada and settle in the West. In the end, they got 70,000 of what Sifton described as, "the world's best immigrants" to come to Canada.

Sifton's great achievement, of course, was to be able to reverse the tide of immigration to the United States. Prodded by an army of Canadian immigration agents and by a profusion of pamphlets describing the wonders of the "last, best West" and by offers of free trips and free lands, hundreds of thousands of American farmers crossed the borders and took up new homes in Canada in the Canadian West. These were, in Sifton's words, "of the finest quality and the most desirable settlers."

Undoubtedly the most innovative and radical scheme was his encouragement of continental European immigration. His ideal immigrant was "a stalwart peasant in a sheepskin coat, born of the soil, whose forefathers had been farmers for ten generations, with a stout wife and half a dozen children." Sifton did not care whether he was of British stock, so long as he was hale and hardy and ready to cultivate the soil. Nor did he care whether these immigrants could read or write. For the work he had in mind for them, it didn't matter. These Poles, Ukrainians, Slavs, Russians and others were slated to open up the vast, isolated, largely unsettled areas of the Canadian West. Sifton and Laurier's orders were clear — immigration agents were to opt for brawn over brain, for strong backs over strong minds. All the eastern European peasants wished for was free land and a place where, in the words of one, "we do not have to bow our heads to no one." In Canada, he got both.

In return, these immigrants not only cleared and cultivated huge areas of the Canadian West, but they also built the roads and railways, cut the lumber, and mined the coal which allowed the great boon to continue. Though most of them came to Canada to take up land, they were most likely to pick up picks and shovels. Despite Sifton's emphasis on agricultural immigrants, many who arrived were neither able nor willing to settle on the land. In order to build up a stake for their homestead, many were forced to become wage laborers. Others found they could survive their first few years of farming only by working on railway gangs or construction crews. These immigrants provided the cheap labour that many industri-

alists and government officials thought was necessary for Canada's expanding industrial development.

Ironically, the most important determinant of immigration in these years was not the government, nor was it Sifton's ideal of an agricultural immigration. Rather, it was the business community. They lobbied incessantly and successfully for an open-door immigration policy. Any European who wanted, so long as he or she was healthy, unskilled and preferably illiterate, should be allowed to come to Canada. What industrialists wished above all else was to have a cheap, pliant labour force. And who could possibly be cheaper and more pliant than the hungry, docile southern and eastern European immigrants. This vast, apparently limitless source of manpower would assure the business community that labour costs would remain low and that the nascent trade union movement would be aborted.

In the minds of most Canadians, these immigrants were both unassimilable and unorganizable. They would remain in Canada so long as their work was needed. When it no longer was, they were returned home. And indeed, many immigrants shared this belief. They saw themselves as temporary sojourners coming to Canada to earn enough money to, in the words of one young Italian laborer, "live like a prince" when they returned home. They arrived in Canada simply to improve their situation at home. So committed were they to returning that most left their families behind in the old country. Unfortunately, most found their wages so low that they could barely survive in Canada, let alone put anything aside for the journey home. In the end, most became immigrants and eventually brought their families to Canada.

And indeed in the booming early years of the 20th century, the work of these migrants was absolutely essential to this country. Under Laurier's expanded vision, two transcontinental railways were being rapidly pushed across the West, new mines and smelters were opening up all over the country, and factories were producing more than ever before. These were all labour-intensive industries which relied on low-paid workers. The large British immigration of this period could not satisfy this need. Most immigrants from the United Kingdom came with skills and union backgrounds, both of which were anathema and unacceptable to Canadian employers. According to the president of the CPR, Canada needed men who were accustomed to roughing it. It would be a huge mistake, he said, to bring in British immigrants "who came here expecting to get high wages, a feather bed and a bathtub." They were not, he and his colleagues agreed, suited to frontier conditions. What Canada needed, the employers stressed, were more Europeans, particularly Ukrainian or Slavs. These

had proven to be obedient and industrious workers who rarely complained about the admittedly deplorable camp conditions. Perhaps because they could not speak English.

It was thus in the Laurier years that a multicultural Canada came into being. In the fifteen years of Laurier's regime, some 100,000 Italians came to Canada. And so did 65,000 Jews, 95,000 Poles, 80,000 Russians, 85,000 Ukrainians, as well as tens of thousands of Germans, Hungarians, Swedes, Slavs and other Europeans — as well as, of course, over a million Brits.

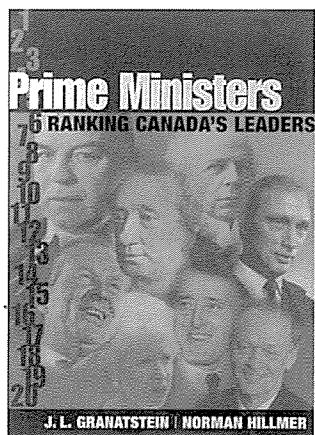
But there was a dark side to Laurier's immigration policy. It was unabashedly racist and restrictive. It was under Laurier's next minister of immigration, Frank Oliver, that the immigration act was changed to officially close off Canada to most of the world. Only white American and Europeans were acceptable as immigrants. No one else was acceptable. It was a policy that would last for the next sixty years. For immigration purposes, the world would be divided into preferred and non-preferred races. The preferred races were white Europeans — the rest of the world was off limits. There would be no Africans, no Latin Americans and very few Asians. And for those Chinese and Japanese who made it to this country, they were subject to violence and severe restrictions. It is important to remember that Laurier's was an immigration policy that was ethnically selective and economically self-serving and it was a policy that most Canadians accepted at that time and, as recent public opinion polls seem to indicate, would probably favour today. ■

Selected Bibliography

- Avery, Donald. Reluctant Hosts: Canada's Response to Immigrant Workers 1896-1914; McClelland & Stewart, 1995.
- Brown, R.C. and Cook, Ramsey. Canada: A Nation Transformed; McClelland & Stewart, 1974.
- Hall, D.J. Clifford Sifton: A Lonely Eminence, 1901-1921; University of British Columbia Press, 1985.
- Kelley, N. and Trebilcock, M. The Making of the Mosaic: A History of the Canadian Immigration Policy; University of Toronto Press, 1998.

*In the minds of
most Canadians,
these immigrants
were both
unassimilable and
unorganizable.
They would
remain in Canada
so long as their
work was needed.*

Jack Granatstein



*Better than any
of our prime
ministers save
Macdonald,
men loved
Laurier.*

We asked noted Canadian historian Jack Granatstein to offer his thoughts on Wilfrid Laurier, the man and the leader. Professor Granatstein is the former Director and CEO of the Canadian War Museum and author, with Norman Hillmer, of Prime Ministers: Ranking Canada's Leaders (Harper-Collins, 1999).

Nous avons demandé à Jack Granatstein, illustre historien du Canada, d'offrir ses pensées concernant Wilfrid Laurier, homme et leader. Professeur Granatstein est l'ancien directeur et PDG du Musée canadien de la guerre ainsi que le coauteur, avec Norman Hillmer, de «Prime Ministers: Ranking Canada's Leaders» (Premiers ministres: Classifier les leaders canadiens).

CITC — Your book ranks Laurier third in the list of Canada's twenty prime ministers. What were his greatest strengths as a leader?

JG — First, his charm. Laurier was a genuinely pleasant man, concerned for the health and happiness of his friends — and his opponents. He knew their names, their children's health, their constituencies. As always, this mattered. But he was also a leader, a man who knew what he wanted and how to get it. One way was to attach men to him, to make sure they would follow where he led. Better than any of our prime ministers save Macdonald, men loved Laurier.

CITC — Quel a été son échec le plus important?

JG — Son plus important échec, je pense, a été que, comme la plupart des leaders couronnés de succès, il vint à croire qu'il était infaillible, qu'il pouvait faire en sorte que le pays avale n'importe quelle politique qu'il proposerait. En 1911, les signes indiquaient que la Réciprocité pouvait échouer, mais Laurier refusa de les croire. Quand finalement il y a cru, c'était trop tard.

CITC — Laurier had very high expectations for the country in the 20th century. If he could see us now, what do you believe he would say about the kind of country we have become?

JG — Laurier would be pleased because, in truth, the 20th Century did belong to Canada, just as he claimed it would in 1904. Not in power obviously, but in quality of life, in public civility, in the happiness of the people. Of course, he would wince at the regionalism and the linguistic disputes that torment

us still, but even so, he could say with pride that he had seen the future clearly.

CITC — Notre premier ministre actuel qualifie Laurier comme étant à la fois un homme superbe et un modèle de leadership. Par contre, leurs styles respectifs semblent plutôt différents, surtout si l'on tient compte de la dure sévérité avec laquelle M. Chrétien a approché la loi sur la clarté. Voyez-vous plusieurs similarités entre les deux, ou M. Trudeau a-t-il été un exemple plus juste de l'approche au leadership de Laurier?

JG — Ne faites pas l'erreur de penser que Laurier n'a pas été tenace. Il a été plus que prêt à s'imposer contre les sentiments provinciaux si cela était à son avantage, et j'imagine qu'il voyait la loi sur la clarté comme étant une mesure conforme et correcte. Qui d'autre que ceux qui veulent confondre les gens crédules s'objecterait à une question claire sur la séparation? Chrétien et Trudeau ont eu à combattre une opposition nationaliste, tout comme Laurier l'a fait, mais ceci est quelque chose dont tous les premiers ministres québécois auront à confronter.

CITC — Do you see an irony, given today's political and economic realities, in a Canadian leader who simultaneously charted a course for both a strong nation (and national identity) and close ties with the United States?

JG — Laurier recognized that Canada had to get along with the United States. Indeed, every prime minister has seen this. Trade and cooperation, in and of itself, ought not to interfere with strong Canadianism. Laurier, in fact, thought prosperity was the surest guarantee of Canada and that was why he favoured reciprocity. What Laurier detested, rightly, was a mindless anti-Americanism that could never be a substitute for a genuine national feeling. The same things apply today.

CITC — Il y a récemment eu un débat sur ce qui fait de la bonne histoire. D'après les normes américaines, un grand chef est quelqu'un qui a guidé son pays à travers une guerre ou une dépression. Laurier ne fit ni l'un ni l'autre, mais il a dû faire face à de signifiants défis de son temps. Il est aussi très bien perçu dans les annales de l'histoire canadienne. Ceci nous dit-il quelque chose sur qui nous sommes et sur ce que l'on estime comme ayant de la valeur?

JG — Les crises ont comme propriété de produire des leaders, mais nous pouvons tout aussi facile-

ment débattre le fait que la capacité de détourner une crise est aussi un signe de grandeur. Laurier a eu ses ennuis — querelles religieuses et raciales, la guerre des Boers, les lois d'autonomie, par exemple — mais ses talents politiques ont été tels qu'il a pu les détourner. Certains ont requis des compromis, mais pour qu'un leadership ait du succès au Canada, il doit justement faire des compromis plutôt que d'adhérer à un système dogmatique ou à une pureté idéologique. Nos leaders ayant eu le plus de succès ont été ceux qui étaient prêts à faire des compromis, sachant que cette pratique rapporterait un support maximal. La grandeur, d'après moi, peut facilement être attribuée à nos leaders tels que Macdonald, King et Laurier, tous des comprometteurs par excellence.

CITC — If you will allow one 'what if' question ... Canada has rarely been as divided as it once in the latter stages of WWI. Had Laurier sided with Borden on the conscription issue, how different could the

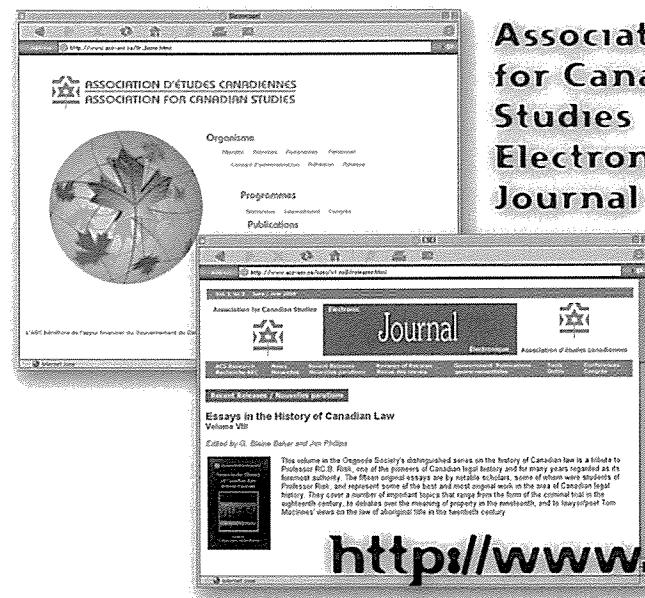
political evolution of Canada over the 20th century have been?

JG — Laurier could not have sided with Borden on conscription — unless he was prepared to lose Quebec's regard — and Quebec's support for the Liberals — for a generation. If he had gone with Borden, (Henri) Bourassa would have run wild in Quebec, the war effort would have been disrupted totally, and the split caused by conscription would have become a chasm. Laurier did the right thing.

CITC — De quoi voudriez-vous que les jeunes gens du Canada se souviennent le plus au sujet de Wilfrid Laurier?

JG — Rappelez-vous que la civilité et la courtoisie peuvent aller main dans la main avec un leadership puissant. La faiblesse n'est pas une vertu, ni ne l'est le mépris des autres. Les hommes adoraient Laurier et Laurier adorait mutuellement ses concitoyens. ■

pour rester branché! to stay connected!



**Association
for Canadian
Studies
Electronic
Journal**

**Journal
Électronique
de l'Association
d'études
canadiennes**

<http://www.acs-aec.ca>

**the advantage you need to have
l'avantage dont vous avez besoin**

The Laurier of our Time

Pierre Elliot Trudeau, 1919-2000

by Robert Israel
Editor, Canadian Issues / Thèmes canadiens

To presidential biographer Doris Kearns Goodwin, who grew up in the US in the 1930's and 40's, Franklin Roosevelt so dominated the face of her country that she was certain his first name was 'president'.

Combien d'entre nous, de la soi-disant Génération X, se sont sentis de la même manière au sujet de Pierre Elliot Trudeau. Pendant seize ans son visage était celui du Canada. Durant ce temps, non seulement a-t-il défini ce pays à nos jeunes esprits, mais il lui a donné forme, et par le fait même nous a donné forme aussi. Comme Laurier l'a fait soixante-quinze ans plus tôt, Trudeau a définit le paysage politique et culturel de son temps. Et comme Laurier aussi, sa vision d'un pays uni lui a fait autant d'amis que d'ennemis. Les deux ont connu le succès et la défaite. Toujours comme Laurier, le courage personnel et la dignité de Trudeau subsisteront au dessus de ses échecs et resteront une partie de nous pour les années à venir.

The best and brightest of my generation not only avoid public service, but hold a thinly disguised contempt for it. How can one expect anything else from a group of young men and women who came of age in the materialism of the 'me first' years that closed the 20th century. Yet beneath the layer of inherited self-interest lies a disconnect of sorts. This generation, so misunderstood, does not embody the cynicism or disinterest with which others are so quick to charge it. Being detached, weary or skeptical is a world apart from an entrenched cynicism.

But if others see cynicism, so be it. While they judge, many Gen X'ers quietly search to repair their disconnect. For this is the unspoken truth that binds us — we are a generation of searchers. And while many share the frustration of not knowing what the search is for, or how to give words to the restlessness that fuels it, we privately search for meaning. We search for anything that truly matters.

In our time, politicians do not matter. Yet Pierre Elliot Trudeau mattered. Not because of any specific policy; nor because he was a man of substance and intellect who stretched beyond the elites to reach the people. Not even because he loved his country. But because he was authentic. That authenticity stands strong against today's culture of political consultants, public opinion polls, image-makers and handlers. Love him or hate him, Trudeau was the real thing. To my generation (and one imagines to others as well), how powerful is his memory in a time when meaningless Orwellian phrases, political correctness and a fear of risk-taking conspire to lift the uninspiring mediocre to the head of the class.

How desperate we are to feel, to touch, to see, to sense in any way, something — or someone — that can pierce this blanket of pretension with genuine vision and courage. So desperate that we yearn to touch it even in death. Beyond the sadness that enveloped the five-day long tribute to Trudeau, those who traveled

to Ottawa to wait hours in line to see his casket or stood outside Notre-Dame Basilica in Montreal were silent bearers of a parallel grief. There has been none like him since he left and, worse, none on the horizon.

Nostalgia, it must be admitted, is a dangerous game. Its intoxicating tendency should not mask the economic and political failings of the Trudeau years. The residue of controversial policies survives today. The Trudeau legacy — a legacy whose final chapter (Quebec)



has yet to be completed — will always carry its scars, and his detractors are quick to point all this out. Yet, in truth, when analyzing the Trudeau legacy, dissections of his policies miss the point. There was something far more enduring.

Les souhaits silencieux de ma génération doivent être contagieux. De quelle autre façon expliquer le désir ardent de plusieurs d'amplifier l'éloge touchante de Justin Trudeau jusqu'à un niveau plus haut, une intention plus politique. Jusqu'à quel point doit-on désirer une voix de conviction et de vision pour qu'au moment même des derniers mots de l'éloge, on se demande quand le fils prendra la relève du trône (et comblera le vide d'inspiration) abdiqué par son père.

Pourtant, ceci pourrait être la forme la plus fidèle de respect que nous pouvons, en tant que public, offrir à Pierre Trudeau. Il nous a rappelé que les paroles fondées sur la passion et la détermination peuvent profondément toucher un peuple. Ceci demeurera une partie centrale de son héritage. Malgré le fait que plusieurs de ses politiques comme le bilinguisme (sain et sauf dans les pages de ce magazine) sont maintenant menacées, le pouvoir de ses discours continuera d'avoir des répercussions.

It may be for this reason that thoughts of Robert Kennedy come to mind. For Canada, 1968 produced the leader its citizens never realized they were searching for. At almost exactly the same moment, our neighbours to the south lost a leader they may have desperately needed. Contemporaries across distinct landscapes, both challenged conventional thinking and used timely speeches to convey their visions. Roger Angell once remarked that while most politicians are 60% 'real' (the balance easily sacrificed for political ends), RFK remained whole. He barely compromised. One suspects the same could be said for Pierre Trudeau. Like Kennedy, Trudeau earned his share of enemies; like Kennedy, he also earned their respect. There may be no higher tribute.

A Trudeau, like a Laurier, may come along once in our time. Many of my generation will hold him as a standard for leadership, a political model for the authentic. And though we will continue to turn away from the public debate and not expect to find another like him, we'll be keeping an eye open just in case. ■

La vie du très honorable Wilfrid Laurier

le 20 novembre 1841	Naît à Saint-Lin (Québec)
1864	Obtient son diplôme en droit de l'Université McGill
1866-1867	Dirige le journal Le Défricheur à Arthabasca
1868	Marie Zoé Lafontaine (1841-1921)
1869-1878	Officier dans l'infanterie de Arthabasca
1871-1874	Membre libéral de l'Assemblée nationale pour le comté de Drummond-Arthabasca (provincial)
1874-1877	Membre de la Chambre des communes pour le comté de Drummond-Arthabasca
1877-1919	Membre de la Chambre des communes pour le comté de Québec-Est
1877-1878	Ministère du Revenu de l'intérieur
1887-1919	Chef du Parti libéral du Canada
1887-1896	Chef de l'opposition dans la Chambre des communes
le 23 juin 1896	Élu Premier Ministre du Canada
1896-1911	Premier Ministre du Canada (Ré-élu en 1900, 1904 et 1908)
le 21 septembre 1911	Défait par le Parti conservateur de Robert L. Borden
1911-1919	Chef de l'Opposition à la Chambre des communes
1917	Défait dans l'élection générale par le Parti unioniste de Robert Borden
le 17 février 1919	Décès à Ottawa (enterré au cimetière Notre Dame à Ottawa)

Durant les années du Premier ministre Laurier ...

1896	Adoption du règlement sur la question des écoles au Manitoba
1898	Création du territoire du Yukon
1899-1902	Participation des Canadiens à la guerre des Boers
1900	Constitution du ministère du Travail
1903	Différend frontalier de l'Alaska
1903	Construction d'un second chemin de fer transcontinental
1905	Création des provinces de la Saskatchewan et de l'Alberta
1909	Constitution du ministère des Affaires extérieures
1910	Création de la Marine royale du Canada



Neyaak Gikenjigewin

**Donner
à l'avenir
un passé**

**Giving the
Future a Past**



**A NATIONAL CONFERENCE
OCTOBER 19 TO 21, 2001
UNE CONFÉRENCE NATIONALE
DU 19 AU 21 OCTOBRE 2001**

Winnipeg, Manitoba

**Gikinoo'amaageyan, Gikinoo'amaagoowin, Dabibaadodaman Gaagii-bi-izhiseeg Canada:
Zenagakin Ji-maamiinochigaadegin**

**Teaching, Learning and Communicating
the History of Canada:
Challenges and Solutions**

**Enseigner, apprendre et communiquer
l'histoire du Canada :
défis et solutions**

SPEND A FEW DAYS WITH US !
come and share your challenges and solutions

PASSEZ QUELQUES JOURS AVEC NOUS !
venez partager vos défis et solutions

FOR MORE INFO / POUR PLUS D'INFO

Association for Canadian Studies
Association d'études canadiennes
general@acs-aec.ca